

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

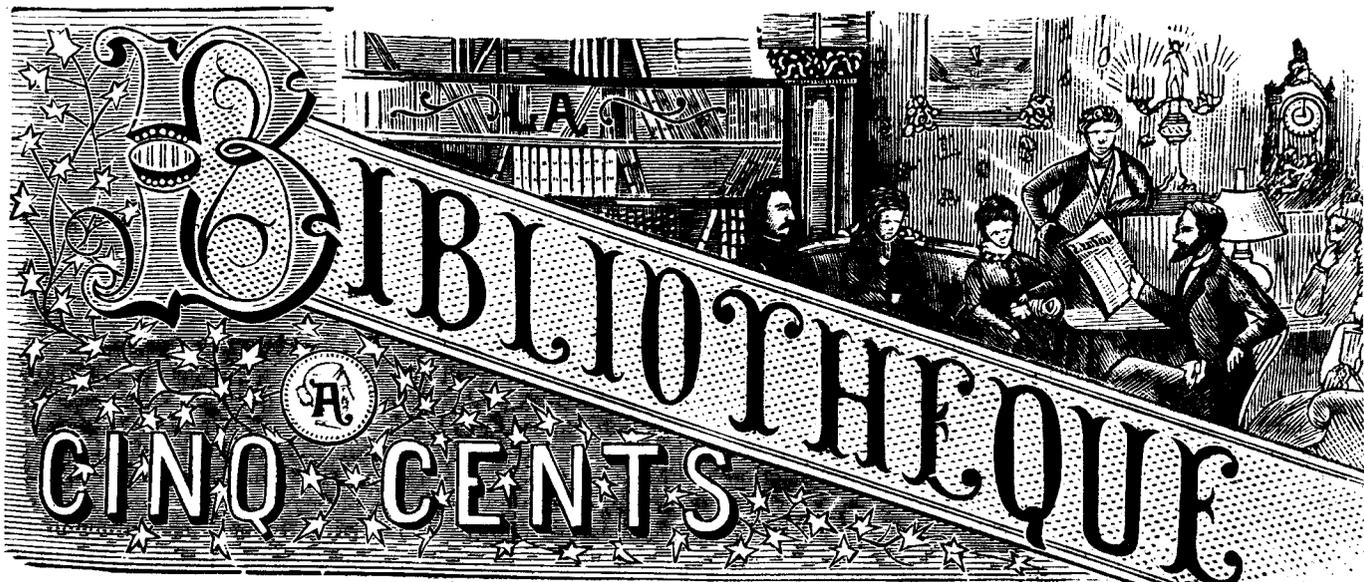
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		



Publiée par POIRIER, BESSETTE & C<sup>IE</sup>, 1540, rue Notre-Dame

Vol. I

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 24 JUIN 1886

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 12



## NORA

PAR OLL COOMES  
(Traduction de Mlle C. B.)

### CHAPITRE I

HARRY, L'OEIL D'ÉPERVIER.

La plume du romancier a souvent trouvé un champ fertile à exploiter dans cette partie des Etats-Unis qui comprend aujourd'hui l'état de l'Iowa et qui s'étend du Mississipi au Missouri. La nature, sans être grande et sauvage, possède cependant un caractère pittoresque et romantique que la main du Créateur a modelé de façon à provoquer une admiration vive et spontanée.

".....Je vais percer d'une balle la peau d'ours et la tête de sauvage qu'il y a dessous." Le coup de feu fut suivi d'un cri perçant..... le cri d'une femme !

De vastes prairies onduleuses s'étendent à pertes de vue et sont entrecoupées de rivières qui serpentent, tantôt dans les bois tantôt dans la plaine, pour aller se jeter dans l'un des deux grands fleuves. Cà et là, de petits bouquets d'arbres paraissent comme autant d'îlots dans un océan et nombre de lacs aux eaux miroitantes sous les rayons du soleil semblent comme des diamants enchâssés dans la plaine.

Cette partie de l'immense Nord-Ouest était autrefois le paradis terrestre de l'homme des bois. Là, il vivait en possession paisible de son domaine, dans tout l'éclat de sa gloire sauvage et la jouissance de la paresse qui le caractérise. Les bois abondaient en gibier et les rivières et les lacs en poissons, qu'il prenait sans jamais craindre d'être molesté.

Mais un jour, le premier coup de fusil de l'homme blanc vint le tirer de son rêve de bonheur et de satisfaction et souleva en lui toute la jalousie de sa nature sauvage. Saisissant son casse-tête et son coutelas, il entra dans le sentier de la guerre et courut à la rencontre de ceux qui avaient eu l'audace de violer son domaine et de venir partager son bien.

Depuis cette époque, des ombres farouches parurent dans les bois ou se glissèrent dans la plaine comme des envoyées de l'esprit du mal. L'air même respirait le danger et la mort, mais en dépit du péril, le brave chasseur et le hardi pionnier n'en continuèrent pas moins leur marche en avant et leur lutte contre l'homme rouge dans l'intérêt de la civilisation.

Au moment où notre histoire commence, les colons ont déjà gagné énormément de terrain dans la partie est du territoire et nombre d'audacieux trappeurs sont allés jusqu'à pénétrer au cœur du "pays des Indiens."

C'était en octobre, et le jour touchait à sa fin.

Dans une petite vallée sur les bords de laquelle coulait un ruisseau dont les eaux cristallines allaient alimenter et grossir le lac Boyer, se trouvait une curieuse maison de pierre construite en forme de cône. Elle était de petite dimension mais solide et on devinait facilement qu'elle avait été élevée par l'homme blanc. Une porte de côté donnait sur la vallée et les murs étaient percés de nombreuses meurtrières.

C'était un site remarquablement bien choisi pour une maison de trappeur. La vallée était protégée de chaque côté par de petites montagnes escarpées et bien boisées, et on ne pouvait s'y introduire que par un côté, c'est-à-dire en remontant le cours du ruisseau qui trouvait sa source dans des profondeurs inconnues.

Le jour et à l'heure dont nous parlons, un des habitants de cette construction en forme de cône vint de paraître dans la petite porte et il scruta d'un œil d'aigle la vallée et les montagnes d'alentour.

C'est un jeune homme de dix-huit ans à peine, pas plus développé qu'un fils de trappeur ne l'est à son âge, mais robuste et très musculéux. Chacun de ses mouvements dénote une souplesse et une agilité étonnantes, et sa figure, bronzée comme celle d'un indien, porte l'empreinte de la fermeté et de la détermination.

Son costume est entièrement de peau de daim, à l'exception de sa coiffure, couvre-chef d'un genre tout particulier qui se compose de la dépouille complète, y compris les ailes, d'un épervier gris.

Cette coiffure et la vue perçante de son porteur avaient valu à Harry Houston — c'est le nom du jeune trappeur que nous présentons au lecteur — le surnom de "Harry, l'œil d'épervier."

Armé d'une carabine, d'un coutelas et d'un casse tête, il se tenait prêt à une surprise car il était en plein pays ennemi.

— Rien en vue ? Pas de peaux rouges aux alentours ? cria une voix à l'intérieur de la maison lorsque Harry eut scruté attentivement les hauteurs environnantes.

— Non, répondit Harry. Il n'y a pas de danger qu'ils se montrent, s'ils sont aux alentours. Je vais aller au lac et voir aux pièges, n'est-ce pas ?

— Eh bien, si tu y vas, tu ferais bien d'avoir l'œil ouvert, comme d'habitude, car j'ai raison de croire que nombre de sauvages tentent en ce moment sur nos chevelures.

— Très bien, bonhomme. Je ne néglige jamais un bon conseil.

Et le jeune homme jetant sa carabine sur son épaule, se dirigea rapidement vers le centre de la vallée.

Suivant le conseil de son ami, il se tenait sur ses gardes, mais il n'avait pas besoin d'un pareil avertissement, car personne mieux que lui n'était au fait de toutes les ruses et pièges des sauvages. La précaution chez lui était passée à l'état d'habitude.

Il atteignit bientôt un petit plateau découvert où le ruisseau sortait de la vallée et après avoir fait la traversée, s'enfonça dans des bois épais. Il arriva en quelques minutes au lac autour duquel il avait tendu un certain nombre de pièges.

Dans le premier, il trouva une loutre dont il s'empara, et il remit le piège en bon ordre. Allant au second, sa surprise fut assez grande de voir que le piège avait fonctionné mais que l'animal n'y était pas. Il allait en conclure que cet animal avait dû s'échapper, lorsque des traces de pas humains attirèrent son attention. Là, dans le sable de la grève, se dessinait parfaitement une chaussure qui n'était autre que le mocassin d'un sauvage.

— Par Jupiter ! s'écria-t-il, "Vieux bonhomme" avait raison. Les sauvages sont aux environs et ce que j'ai de mieux à faire à présent c'est de rapporter mes pièges au Cône et de m'occuper de la chasse aux sauvages. Mais pas avant de découvrir où ces pistes aboutissent.

Tenant le canon de sa carabine appuyé sur le bras gauche, le jeune trappeur se mit à suivre les empreintes. Elles conduisaient au troisième piège, qui avait été comme le premier, visité par un voleur. De là, elles prenaient la direction du bois et se mêlaient à un grand nombre d'autres.

Harry, sans manifester d'étonnement, continua sa marche. Les empreintes étaient nombreuses et très visibles et il n'avait aucune difficulté à les distinguer. Mais les ombres du soir commençaient à paraître et avant peu elles dissimuleraient complètement les traces. Cependant, ces traces étaient toutes fraîches et Harry avait espoir de rejoindre les sauvages avant la nuit. Le but principal de sa poursuite était de s'assurer si ces Indiens étaient en guerre ou simplement en excursion de chasse, et à quelle tribu ils appartenaient. Par ces renseignements, il pouvait se rendre compte du danger auquel lui et son ami étaient exposés.

Pressant le pas, il pénétra très avant dans le bois. Soudain, sa vue d'un mince filet de fumée entre les arbres le fit arrêter. Il crut que les sauvages avaient fait halte pour camper et il l'avança avec une grande précaution; mais à sa grande surprise, il n'y avait ni sauvages ni feu de camp. Cependant, il ne s'était pas trompé, et il ne se trouvait pas encore, car juste au-dessus du bouleau gigantesque sous lequel il se tenait, s'élevaient des couronnes de fumée qui disparaissaient ensuite sous le souffle de la brise.

Mais d'où venait cette fumée ? Mystère.

Il n'y avait d'apparence de feu nulle part. L'arbre semblait sain et n'offrait rien de bien suspect, et cependant, la fumée paraissait s'en dégager.

Tout près de là coulait un ruisseau sur un lit de cailloux. Harry, tout en écoutant le murmure des eaux, saisit un son qui ne lui parut pas naturel. Il paraissait y avoir un être quelconque dans ce ruisseau. Se dirigeant de ce côté, il aperçut avec horreur un gros objet noir s'élevant du milieu des eaux. Chose étonnante, le ruisseau, comme il le savait, n'avait que quelques pouces de profondeur. Il resta un instant plus surpris qu'effrayé, les ténèbres l'empêchant de distinguer ce qu'il avait devant lui.

## CHAPITRE II

### NOUVEAUX MYSTÈRES

C'était en effet un étrange et effrayant objet, — évidemment une créature vivante — une masse noire et chevelue qui sortit complètement du ruisseau.

Était-ce un être humain ou un animal, ou était-ce les deux ensemble ?

Avant que le jeune trappeur put définir ce qu'il voyait, son oreille fut frappée par un long hurlement semblable à celui d'une panthère. Ce cri venait des épais bouquets d'arbres qui bordaient le côté opposé du ruisseau.

Saisissant son fusil d'une main ferme, il surveilla attentivement les buissons, croyant à tout moment voir bondir l'animal qui avait crié. Mais heureusement il n'en fut rien. Aucun animal ne parut et le cri ne fut pas répété.

Lentement, il se retourna et ses yeux cherchèrent l'horrible objet qui était sorti du ruisseau ; mais, ô surprise nouvelle, il avait complètement disparu. L'être étrange s'était évanoui aussi mystérieusement qu'il avait paru et les eaux coulaient calmes et tranquilles comme si elles n'avaient jamais été troublées.

De plus en plus intrigué, Harry résolut de trouver la clef du mystère. Pour la première fois de sa vie il avait été témoin d'une chose qu'il ne pouvait expliquer.

Nullement effrayé, il quitta sa retraite et traversa le ruisseau.

Les eaux transparentes et n'ayant que deux pouces de profondeur lui permettaient de voir jusqu'au moindre petit caillou, en dépit des ténèbres qui s'épaississaient autour de lui.

En arrivant à l'endroit où l'être mystérieux était apparu, il fut surpris de constater que le lit du fleuve se composait de roc et de graviers. Aucun signe n'indiquait qu'il y eut une ouverture dans le fond. Tout ce qu'il put voir, c'est que le gravier et le sable avaient été remués.

Les ténèbres qui augmentaient l'empêchèrent de continuer ses recherches, et regagnant sa retraite sur le rivage, il résolut d'attendre quelque temps dans l'espoir de trouver une explication à ce mystère.

Quelques minutes après, la lune se levait, et comme les bouquets d'arbres, à l'est du ruisseau étaient bas et épars, ses rayons tombèrent sur les eaux courantes et aidèrent au jeune trappeur à surveiller l'endroit suspect.

Les heures s'écoulèrent en vain. Un profond silence continuait à régner dans le bois.

Un pareil silence dans la forêt, à cette heure, n'était pas naturel et pour un trappeur habitué à la vie des bois il ne pouvait présager que du danger. Pas même le cri d'un grillon, le bourdonnement d'un insecte ou le bruissement d'une feuille ne se faisait entendre. Le bouillonnement du petit ruisseau semblait s'être transformé en un triste murmure.

Toutes ses facultés en éveil, Harry continua à surveiller et à attendre. Les minutes lui semblaient des siècles.

Soudain, il entendit un clapotement des eaux à peu de distance de l'endroit où il était assis. Quelqu'un ou quelque chose était entré dans le ruisseau. Les yeux rivés de ce côté, il guetta attentivement l'approche de la nouvelle apparition. C'était un grand et robuste sauvage, nu jusqu'à la ceinture, la tête garnie de plumes et la figure et la poitrine bariolées de tant de couleurs qu'il en paraissait deux.

Dans une main il tenait un tomahawk, et il s'avancait avec une grande précaution.

Presqu'en face de la sachette de Harry, le sauvage s'arrêta et baissa la tête comme pour écouter. Au même instant quelque chose siffla dans l'air et alla le frapper en plein sur la tête. Avec un sourd gémissement, il chancela et, tombant lourdement dans le ruisseau, il s'y tordit pendant quelques moments dans les dernières étreintes de la mort.

A travers les ombres du côté opposé du ruisseau, le jeune trappeur vit alors paraître une figure humaine qui s'approcha du cadavre de l'Indien.

En dépit de la clarté de la lune, Harry ne pouvait pas dire si le meurtrier était un homme blanc ou un sauvage. Il était enveloppé d'une couverture de laine rouge et sa tête, ornée d'une espèce de bonnet ; un voile de longs cheveux jaunes comme une crinière de buffle tombait sur sa figure.

En arrivant près du cadavre, le nouveau venu se pencha dessus et des plis de la couverture sortirent deux mains. Une d'elle saisit le mort par la chevelure pendant que l'autre, armée d'un couteau étincelant, décrivit un cercle rapide sur

la tête du guerrier. L'inconnu se redressa alors. Dans une de ses mains il tenait une chevelure sanglante ; dans l'autre brillait le couteau qui n'était pas même taché de sang tant l'acte avait été vite accompli.

Aux rayons de la lune, cet être enveloppé comme dans un manteau de la tête aux pieds paraissait terrible et repoussant. Qui était-il ? D'où venait-il ? Mystère de plus en plus inexplicable.

L'inconnu repoussa du pied le cadavre du sauvage et se mit à descendre le ruisseau. Puis il s'arrêta en s'écriant :

— Une autre chevelure de Sioux pour l'Inconnu ! O vengeance satisfaite !

Harry tressaillit. Cette voix lui sembla étrangement familière. Il aurait juré que c'était celle de son ami " Vieux Bonhomme." Mais cela ne pouvait pas être, et cette remarquable ressemblance était véritablement une étrange coïncidence.

Harry restait indécis, lorsque vingt Sauvages paraissant surgir de terre, se précipitèrent sur l'inconnu et l'entourèrent. Un cri de guerre rompit en même temps le profond silence des bois et vingt casse-têtes se levèrent sur l'homme mystérieux.

— Vingt contre un, c'est un peu trop, murmura Harry, et épaulant sa carabine, il fit feu.

Un Sauvage tomba, et avec sa chute disparut l'inconnu qui sembla avoir été englouti dans le ruisseau.

Frappés de terreur par la disparition soudaine de leur proie et par ce coup de feu venant du bois, les Sauvages regagnèrent précipitamment leur retraite.

Harry, toujours à son poste, était de plus en plus mystifié, et il se prenait à réfléchir aux mystères du sauvage drame qu'il venait de voir jouer devant lui, lorsque ses yeux tombèrent sur le cadavre du sauvage qui était resté dans l'eau. Il se dit que les Indiens reviendraient bientôt de leur terreur et qu'alors ils se mettraient à la recherche de celui qui avait tiré le coup de feu. Alors, jetant sa carabine sur son épaule, il tira son couteau de chasse et reprit le chemin du Cône.

Voulant arriver au plus tôt il se mit en marche rapidement.

Mais en dépit de son empressement il ne put s'empêcher de songer aux scènes étranges dont il venait d'être témoin. C'était surtout la ressemblance de la voix de son ami avec celle de l'inconnu qui l'intriguait.

— Si " Vieux Bonhomme " est mêlé à ce que j'ai vu ce soir, se dit Harry, il sera absent du Cône quand j'y arriverai. S'il a des secrets je les trouverai bien. Pour éviter un détour, il résolut de traverser un vaste gouffre connu des chasseurs et des trappeurs sous le nom de " Gorge Noire."

Le jeune trappeur avait souvent accompli cet exploit au risque de sa vie car on était obligé de descendre sur une pente d'un côté de l'abîme et de remonter de l'autre en se cramponnant aux frêles arbrisseaux qui y croissaient. Mais Harry n'hésitait jamais un instant en face du danger et il se dirigea en ligne droite vers le gouffre.

Quelques minutes après, il en atteignait le bord et s'arrêtait pour écouter. Le même silence régnait toujours dans la forêt ; on n'entendait que le faible murmure des eaux qui coulaient au fond de l'abîme.

Pour atteindre un endroit où la pente était moins escarpée, Harry se mit en marche. Son attention fut alors attirée par quelque chose d'inaccoutumée : un arbre avait été déraciné et jeté à travers l'abîme, qu'il franchissait ainsi dans toute sa largeur. A cet endroit, le gouffre avait cinquante pieds de profondeur et environ trente de largeur. Sur le côté opposé un orme se penchait, sur le bord de la falaise, l'une de ses branches projetant en avant et touchant de son feuillage l'arbre abattu. Cet orme cachait complètement à la vue le côté opposé du gouffre.

Ce pont improvisé paraissait une heureuse trouvaille pour Harry qui devait par là raccourcir son chemin. Notre héros passa sa carabine en bandoulière afin de pouvoir se servir de ses deux bras pour maintenir l'équilibre et il se mit à traverser lentement. Le passage était excessivement périlleux. Le

moindre faux pas ou la rupture d'une écorce sous ses pieds auraient pu le précipiter dans l'éternité.

Le jeune coureur des plaines sentait le balancement de l'arbre sous lui, mais d'un pas lent et assuré il n'en continua pas moins sa traversée et atteignit bientôt le feuillage de l'orme qu'il repoussa avec soin pour passer outre.

Au même instant, il s'arrêta et un cri sourd s'échappa de ses lèvres. Là, devant lui, sur l'arbre, au dessus du terrible gouffre, se trouvait un robuste sauvage, un affreux guerrier revêtu de toutes ses plumes et de toutes ses couleurs, un de ses plus mortels et implacables ennemis.

### CHAPITRE III

#### COMBAT DANS L'AIR.

Harry avait été pris par surprise car le feuillage tombant de l'orme l'avait jusque là empêché de voir le sauvage. Ce dernier semblait aussi étonné que notre héros et sa mine prouvait qu'il avait ignoré le voisinage du jeune coureur des plaines.

La retraite leur était à tous deux impossible. Ils ne pouvaient pas marcher à reculons ni se retourner sur le tronc étroit de l'arbre, et même si la chose avait été possible, il n'est pas probable que l'un d'eux l'eût fait : de tels ennemis ne reculent jamais quand ils se trouvent en présence. Cela aurait été une marque de lâcheté et de peur.

Ils demeurèrent tous deux comme des statues, se regardant dans les yeux comme des bêtes sauvages qui se préparent à bondir l'une sur l'autre.

D'un coup d'œil chacun mesura les forces de son adversaire, et un sourire de triomphe passa bientôt sur la figure peinte du sauvage quand il vit la taille du jeune "Visage pâle." Il calculait mal évidemment la force et le courage de son adversaire.

Harry, de son côté, savait qu'il avait affaire à un terrible ennemi et que son salut dépendait d'un coup désespéré. Il sur veilla le sauvage et vit sa main droite se porter à sa ceinture où était son couteau. Il n'y avait pas un moment à perdre.

Aussi rapide que l'éclair, Harry laissa glisser ses pieds de chaque côté et se jeta à cheval sur le billot, resserrant ensuite les jambes en-dessous. A peine avait-il fait ce mouvement que l'Indien l'imita. Ils se trouvèrent alors assis sur l'arbre au-dessus de l'abîme, à un pas de distance l'un de l'autre.

Sans prendre le temps de tirer son couteau, Harry envoya de suite un coup de poing dans la figure du Sauvage qui hurla de douleur et se mit à jouer furieusement du couteau ; mais il avait compté sans son hôte. Avec une grande présence d'esprit, Harry saisit l'arme de la main droite pendant qu'avec la gauche il frappait le Sauvage en pleine poitrine et lui faisait échapper son couteau au fond de l'abîme. Mais agile comme un chat, l'Indien s'élança en avant et tous deux s'enlassèrent dans une étreinte mortelle.

C'était un combat pour la vie qui se livrait au-dessus de l'affreux précipice. Le mince tronc d'arbre remuait et craquait sous eux, menaçant de se briser et de précipiter les deux combattants dans l'abîme. Ceux-ci se balançaient d'un côté et de l'autre, en se frappant et se tordant comme des serpents. Cependant, ils tenaient toujours leurs jambes rivées autour du billot comme des bandes d'acier ; mais à la fin ils perdirent l'équilibre et ils tournèrent complètement en dessous de l'arbre. Leur position devint alors très critique. Avec leurs pieds sur le dessus du billot et leur corps suspendus dans l'air, le combat continua plus acharné qu'auparavant.

Le Sauvage parvint à nouer ses bras autour du corps de notre jeune héros, et il fit un effort désespéré pour l'étouffer. Mais Harry avait saisi l'Indien par la chevelure et il lui tira la tête en arrière, jusqu'à ce qu'elle lui touchât le dos. A moitié étranglé, le peaux rouge lâcha un peu prise, puis, étourdi et affaibli, il essaya d'entraîner le jeune homme avec lui au fond de l'abîme, en le saisissant à la gorge. Incapable, toutefois, de faire d'autres efforts, il finit par tomber et alla s'abattre en tournoyant au fond du gouffre.

Le jeune coureur des plaines était vainqueur, mais il restait

suspendu la tête en bas au-dessus du noir précipice. Alors seulement, il eut conscience du péril affreux auquel il se trouvait exposé :

Ses membres faiblissaient et le sang lui bouillonnait dans la tête. Il essaya de se relever en s'accrochant à l'arbre avec ses mains, mais ce fut en vain. Bientôt il sentit l'arbre remuer comme sous des pas. C'était sans doute un autre Sauvage. Il vit alors une silhouette noire se dessinant au clair de lune. Il la regarda attentivement... O bonheur ! C'était son vieil ami, le trappeur.

—Tiens ferme, mon garçon, j'y suis, cria le vieux trappeur Harry était sauvé !

—C'était dur à tenir, hein ! dit le vieux trappeur en aidant le jeune homme à regagner le bord du gouffre

—Oui, répondit Harry, et si tu n'étais pas arrivé à temps, j'y étais. après mon Sauvage Comment se fait-il que tu sois ici, "Bonhomme ?"

—Eh bien, ce même Sauvage rôdait autour du Cône après ton départ et comme je tentais sur sa chevelure, je l'ai suivi jusqu'ici pour arriver justement à temps pour le voir dégringoler.

En dépit de son état de surexcitation, Harry se ressouvint du vengeur inconnu dont la voix ressemblait fort à celle de son ami. Il aurait bien questionné ce dernier, mais l'apparition de plusieurs ombres de l'autre côté du gouffre les engagea à se mettre en marche sans délai et à rentrer au Cône. Ce n'est qu'après s'être bien barricadés chez eux qu'ils continuèrent leur conversation.

Harry fit un court récit de ses aventures, tout en surveillant attentivement l'expression de la figure du vieux trappeur. Il ne parla pas toutefois de la ressemblance de la voix de l'inconnu avec celle de son ami.

—Mille serpents, s'écria le vieux trappeur, quand le jeune homme eut fini, tout cela est étonnant, et il faudra que nous parvenions à sonder ce mystère tôt ou tard.

—Demain, répondit Harry, j'irai guetter au-delà de la grande prairie pour savoir jusqu'où ces diables d'Indiens vont aller. Tu sais que j'ai promis aux gens des établissements des bords du Raccoon que je surveillerais les Sauvages et les avertirais, s'ils étaient exposés à être troublés par eux.

—Oui, dit le vieux trappeur, nous avons à faire attention, ils sont nombreux et ont sûrement de mauvais desseins. Si tu t'occupes de la prairie, je surveillerai les bois du nord.

—Très bien. Je serai parti au levé du soleil. Je prendrai mon cheval, afin de pouvoir devancer l'ennemi, s'il se dirige vers les établissements du Raccoon.

—C'est bien ça, c'est bien ça, répondit "Vieux Bonhomme," mais si nous voulons travailler demain, nous ferons mieux de nous coucher, car la nuit est déjà bien avancée.

Après quelques préparatifs pour le lendemain, ils se couchèrent, confiant leur sûreté à un chien de chasse qui dormait à la porte du Cône et dont l'instinct n'avait jamais été en défaut.

Aux premières lueurs du crépuscule, les deux amis étaient debout. Ils déjeunèrent et nettoyèrent leurs armes, puis Harry sortit du Cône, et, prenant un petit sifflet en os, il fit entendre deux ou trois cris stridents.

A cet appel, un cheval brun descendit la vallée à travers les bouquets d'arbres et s'approcha de son jeune maître.

—En route pour un long et dur voyage, mon noble animal, dit le jeune homme en sautant sur le dos du cheval absolument sans selle ni bride.

—Sois sur tes gardes, cria Harry à "Vieux Bonhomme," et il partit au grand galop, descendant la vallée comme une flèche.

A peine était-il hors de vue du Cône qu'un Indien dont l'accoutrement recherché et les ornements brillants dénotaient une certaine distinction, sortit de l'ombre d'une masse de sureaux et s'approcha de la maison. A la porte, il rencontra "Vieux Bonhomme," qui manifesta de la joie en le voyant et le fit entrer dans le Cône.

## CHAPITRE IV

## LES TRAFIQUANTS DE LA PRAIRIE.

L'immensité des prairies du Nord-Ouest produisent sur l'homme à peu près le même effet que le spectacle d'un océan sans bornes. Cependant il y a une différence marquée entre ces deux impressions. Le matelot deviendra si habitué à la mer qu'après un certain temps elle n'éveillera plus en lui qu'un intérêt passager ; au contraire, pour le coureur des plaines, l'habitude ne saura jamais diminuer l'apparence majestueuse de l'immense étendue des prairies de l'ouest.

Ce dernier effet peut être causé par les changements que les saisons produisent dans les prairies et qui brisent la monotonie si souvent reprochée à l'océan.

Aucune saison n'est plus belle que l'automne dans ces régions lointaines, alors que l'été attardé redouble la verdure des paysages et que l'air est rempli d'un parfum délicieux.

Sur la fin d'un de ces jours parfumés d'octobre, un jeune cavalier galopait vers l'ouest à travers la prairie, quand il s'arrêta soudain sur un monticule et se prit à scruter les environs d'un œil perçant. Il parut charmé par le panorama grandiose qui se déroulait devant lui. Harry avait déjà vu la plaine, mais elle ne lui avait jamais paru si belle que ce soir d'automne.

Chaque ondulation du terrain paraissait dorée par les rayons du soleil couchant, à ce moment où l'ombre du soir descendait peu à peu dans la vallée et la plaine.

Harry se dirigea vers un petit bois.

Il ne voyait rien de suspect, mais sachant qu'il était en pays ennemi, il se tenait sur ses gardes. Lorsqu'il fut près des arbres, il ralentit le trot de son cheval, afin d'examiner les bosquets avant de s'y aventurer.

Le hennissement d'un cheval le fit tressaillir et il s'arrêta pour écouter. Il n'entendit plus rien, mais au-dessus des arbres, il vit un mince filet de fumée qui montait lentement vers le firmament. Quelqu'un était certainement là et une personne peu habituée aux indices et aux dangers de la prairie aurait hésité à avancer. Mais il n'en était pas ainsi de Harry. Il comprit de suite qu'il n'y avait pas de Sauvage dans le bosquet, mais des personnes qui ignoraient combien elles exposaient leur retraite à être découverte. La colonne de fumée s'élevant dans l'air lui détailla tout cela, et, s'avançant, il pénétra dans le bosquet.

Il ne fut pas peu surpris de voir six hommes blancs assis autour d'un feu de camp, fumant et causant comme s'ils avaient été à mille lieues des Indiens.

En arrière d'eux se trouvait un wagon couvert. Les toiles blanches étaient baissées et fortement attachées, de sorte que Harry ne pouvait voir ce qu'il contenait.

Près du véhicule, des chevaux étaient attachés et montaient, par les marques imprimées sur leurs corps, qu'ils venaient d'être débarrassés de leurs harnais ou de leurs selles.

—Hello ! s'écria un des hommes en voyant Harry, qui nous arrive là ?

—Un libre coureur des plaines, répondit Harry, avec un éclair de joie dans les yeux.

—Oui, mais mon jeune libre coureur, tu as dû être affligé d'un nom quelconque, reprit l'étranger.

—Vous pouvez m'appeler Harry...

—Harry, l'œil d'épervier, interrompit l'homme.

—Si vous le voulez, répondit le jeune coureur des plaines.

—Nous avons rudement de la chance, s'écria l'étranger en parlant à ses amis, c'est l'éclaireur dont la recherche nous a fait allonger notre voyage d'une journée.

—Ah ! s'écrièrent les autres.

—Je pense que ce ne serait pas mal si je vous demandais votre nom, dit notre héros.

—Certainement reprit l'étranger, je me nomme Henri Roche.

—C'est un nom qui me semble français, dit Harry en souriant,

—Vous avez l'air de trouver facilement la nationalité d'un homme, répondit Roche.

—Dans tous les cas, je suis convaincu que vous parlez la langue des blancs assez bien.

Les étrangers rirent de cette remarque.

—Je ne suis Français que de naissance, reprit Roche. J'ai été élevé en Amérique, parmi des Américains qui ne savaient pas un mot de français. Mais n'allez-vous pas descendre de cheval ? J'aimerais à vous parler du pays, car je sais que vous êtes en état de nous donner tous les renseignements désérables à ce sujet.

Henri Roche était un homme grand et bien bâti, au teint basané comme un Mexicain. Ses yeux étaient noirs, vifs et brillants. Ses cheveux longs et noirs comme le plumage du corbeau flottaient sur ses épaules. Il portait un habillement de drap gris, de grandes bottes et un chapeau bas à large bord. Une élégante ceinture garnie de couteaux et de pistolets entourait sa taille. Tant par sa figure que par ses habits il avait l'air d'un créole du Sud.

Ses compagnons étaient habillés moitié comme des gens civilisés, moitié comme des Sauvages, et, d'après les apparences, le jeune trappeur crut qu'ils étaient des coureurs de frontières. La vue du wagon complètement fermé et une certaine inquiétude peinte sur leurs figures barbues portèrent Harry à douter de l'honnêteté de leurs intentions.

Il était trop prudent pour trahir par un regard ou des paroles le peu de confiance qu'il avait en eux, mais poussé par la curiosité il accepta l'invitation de Roche et résolut de passer la nuit en leur compagnie.

Le soleil était presque couché, et Harry, après avoir conduit son cheval à quelques pas de là, vint s'asseoir devant le feu.

—Je suppose que vous savez que vous êtes dans un pays dangereux, dit-il.

—Nous savons que nous sommes dans le pays des Indiens, mais nous espérons qu'il n'y a pas de Sauvages dans le voisinage, dit Roche. Vous pouvez probablement nous éclairer sur ce sujet.

—Eh bien, comme question de fait, répondit Harry, les peaux-rouges nous entourent. En ce moment, ils peuvent être à des milles de nous, et, à minuit, ils peuvent être ici à nous massacrer.

—N'y a-t-il pas d'autre péril dans le pays, dit Roche, que la rencontre des Sauvages ?

—Oui, il y a ces maudits voleurs blancs, commandés par "Vieux Rat," qui sont plus dangereux pour ceci (en montrant le wagon couvert) que les peaux-rouges. Vous savez que "Vieux Rat" et compagnie courent après du butin, et non après des chevelures comme ces infects peaux-rouges.

Les hommes échangèrent des regards et Harry demeura convaincu d'avoir surpris un sourire sur la figure de l'un d'eux.

—J'espère que nous échapperons aux mignons de "Vieux Rat," dit Henri Roche, nous avons une charge de marchandise de grande valeur que nous voulons transporter au-delà du Missouri.

—Ah ! s'écria Harry, vous êtes des trafiquants de prairie.

—Eh bien, oui, répondit Roche, je suppose que vous pouvez nous appeler ainsi, bien que nous n'ayons encore fait aucun trafic. Notre charge consiste en articles qui se vendent bon marché, des couteaux, du "whiskey" et des perles. Nous voulons porter ces articles dans le pays des Pawnees, au-delà du Missouri et les échanger pour des fourrures que nous porterons à St. Louis.

—Bien, bien, dit Harry, mais ne pourriez-vous pas vous épargner du temps et faire tout aussi bien en les échangeant avec les Indiens de cette contrée-ci ? Les fourrures ont été abondantes cet automne.

—Nous serions aussi bien si les sauvages n'étaient pas en guerre. Dans tous les cas nous sommes partis pour le pays des Pawnees et nous essayerons de l'atteindre. Nous voulons vous employer pour nous guider à travers le territoire.

—Que dites-vous? reprit Harry avec surprise.

—Oui, répondit Roche, nous avons perdu notre guide, il y a deux jours. Il nous a abandonnés au premier établissement où nous nous sommes arrêtés et il a été impossible d'en avoir un autre. Les habitants nous ont parlé de Harry, l'œil d'épervier, et nous ont indiqué une route où nous pourrions accidentellement le rencontrer. Le sort nous a favorisés jusqu'ici et à présent nous espérons que vous consentirez à nous accompagner.

—Je dois vous dire de suite, répondit Harry, que je ne puis pas le faire.

—Et pourquoi pas, je vous prie?

—J'ai une mission à remplir qui ne peut être retardée.

Les trafiquants parurent désappointés, mais Harry ne crut pas qu'ils étaient sincères. Il y avait des réticences dans la conversation d'Henri Roche, et quelque chose dans son regard qui portait Harry à le suspecter.

—Oh! dit Roche, c'est une vraie déception que cela.

—J'en suis fâché, répondit Harry, mais je puis vous indiquer une route qui vous conduira sans et sauts au Missouri.

—Cela ferait notre affaire, dit Henri en tirant de sa poche un petit memorandum et un crayon. Voilà. Pouvez-vous nous donner une esquisse du pays, avec les rivières, les lacs et les autres points géographiques d'ici au Missouri?

—Je pense connaître bien le pays mais je ne sais pas faire une carte géographique, je ne suis pas habile au crayon quoique bon au fusil et au coutelas. Je vais tout de même essayer.

Roche lui donna le livre et le crayon.

En quelques minutes Harry dessina une carte imparfaite mais correcte de l'ouest du pays et la passa à Roche.

Les trafiquants l'examinèrent, puis Roche, leur chef, d'un air de montrant la carte :

—Quel est ce cours d'eau?

—C'est la rivière Boyer qui n'est pas bien grande, répondit Harry. Vous pouvez la traverser n'importe où, à trente mille en de-là du lac Boyer. Il y a beaucoup de sauvages sur une longueur de dix milles au sud du lac et on rencontre des partis de chasseurs tout le long de la rivière. Vous aurez à prendre garde ici, ajouta-t-il, en montrant la carte, il y a dans cette direction un bois qui s'étend jusqu'à la rivière Coon. Éloignez-vous de là car "Vieux Rat" a son antre quelque part là.

—Vraiment! s'écria Roche en échangeant un regard avec ses compagnons.

Il y eut un moment de profond silence pendant lequel Harry entendit un soupir qui était presque un sanglot. Il ne venait d'aucune des personnes qu'il voyait autour de lui.

Les yeux des trafiquants étaient fixés sur Harry et lançaient des regards interrogateurs.

Faisant semblant de n'avoir pas entendu le soupir, le jeune homme continua :

—Oui, "Vieux Rat" et sa bande sont dans le bois, mais vous pouvez les éviter sans danger en vous tenant dans la plaine, à dix milles de là.

Maintenant, il faut songer au présent et comme il fait sombre, vous feriez mieux d'éteindre le feu car la lueur pourrait attirer les peaux rouges, qui ne se feraient pas scrupule de nous scalper. Demain matin, je vous donnerai d'autres indications.

Le feu fut alors éteint.

Les trafiquants allèrent voir si leurs chevaux étaient bien attachés pour la nuit. Harry fit de même et en revenant il s'arrêta sous un prunier sauvage chargé de fruits.

Avec une poignée de prunes et une tranche de gibier il fit un repas succulent et rejoignit le camp.

—Que pensez-vous Harry, ferions-nous mieux de mettre des sentinelles ce soir? demanda Roche.

—Certainement, reprit Harry, les peaux rouges peuvent suivre les pistes de votre wagon et vous découvrir. Comme il y a plus de danger après minuit, je veux bien surveiller moi-même.

Les trafiquants acceptèrent et deux d'entre eux furent dés-

pêchés comme gardes. Les quatre autres et Harry se réunirent autour du wagon et causèrent de différents sujets.

Ils sentirent bientôt un grand besoin de sommeil et, s'enveloppant dans leur couverture, ils songèrent à se reposer.

Harry se coucha sous le wagon, la tête dans le creux d'une selle. Roche était le plus près de lui et il se trouvait à un arpent environ.

Notre héros ne s'endormit pas. Il aurait bien eu garde de laisser le sommeil clore ses paupières avant d'avoir su ce que contenait le wagon couvert.

Il remarqua que Roche avait la figure tournée vers lui et pour un moment il crut que ce dernier avait deviné ses intentions.

S'il y eut songé, le jeune trappeur aurait pu choisir un autre endroit pour se coucher, un endroit qui n'aurait pas éveillé les soupçons. Mais s'il était, soupçonné il était trop tard maintenant pour agir autrement. Tout de même il fut bientôt tranquilisé. Après quelque temps la respiration régulière des commerçants fatigués lui apprit qu'ils dormaient tous d'un profond sommeil. Alors il se traîna à l'arrière du wagon et se leva.

La lune était à son zénith et ses rayons tombaient juste sur le wagon. Il vit alors que l'épaisse couverture de toile était tellement bien attachée qu'il n'y avait aucune possibilité de voir dehors. Le pan de derrière en avait été baissé et attaché comme ceux des côtés.

Harry mit son oreille tout près de la toile et écouta.

Il tressaillit. Tout ce qu'il put faire fut de retenir une exclamation de surprise.

"Il y avait un être vivant" dans ce wagon. Il pouvait entendre la respiration d'une personne ou d'un animal.

Impatient et mal à l'aise, il fit une fente dans la couverture de toile et y appliqua l'oreille.

Il n'y avait pas à s'y tremper. Une créature vivante était là, et sachant discerner la respiration d'un être humain avec celle d'un animal, il était sûr maintenant qu'une personne était dans le wagon.

La respiration était courte et précipitée, entrecoupée de temps en temps par un soupir, et par un soupir de femme, encore.

## CHAPITRE V

### CE QUE HARRY VOLA AUX TRAFIQUANTS.

Harry devint pensif. Il ne devait plus que les prétendus trafiquants étaient des coquins. Mais que devait-il faire? Il était sûr que la femme du wagon, si réellement c'était une femme, devait être prisonnière. Dans de telles circonstances, son esprit et son cœur se révoltèrent à l'idée de quitter le camp sans connaître la position réelle de la personne du wagon couvert.

Si c'était une femme, comment pouvait-il la sauver sans bruit et sortir du camp?

Même s'il réussissait à la sortir du wagon, pouvait-il échapper aux deux gardes qui veillaient aux environs?

A peine s'était-il fait ces questions, que quelque chose le toucha légèrement sur l'épaule. Il se retourna et chancela presque en voyant une petite main blanche passée dans la fente qu'il avait faite dans la toile. Il vit de suite par les doigts mignons et la rondeur du bras que c'était la main d'une jeune fille.

Par l'apparition de cette petite main, Harry devina un silencieux et humble appel au secours: des paroles ne l'auraient pas mieux convaincu.

Il s'avança et prit délicatement cette petite main dans la sienne. Elle était douce comme du velours, et au contact seul, un tressaillement parcourut tous ses membres. Pour montrer à la maîtresse de cette petite main qu'il savait qu'elle était dans le wagon, il la serra.

Doucement, la main de l'inconnue l'attira près du wagon. Il comprit qu'elle désirait lui parler, et quand elle eut retiré sa main, il appliqua l'oreille à la fente.

—Monsieur, je suis prisonnière. Ne pouvez-vous pas me

sauver des mains de ces hommes méchants ? dit à son oreille une petite voix douce.

Harry se sentit remuer jusqu'au fond de l'âme. Il y avait quelque chose dans l'appel de la prisonnière inconnue qui semblait si suppliant qu'il prit une résolution aussi prompte qu'énergique.

Plaçant ses lèvres à la fente, il répondit :

—Soyez silencieuse et je vous sauverai avant demain, que vous soyez homme, femme ou enfant.

—Je suis une pauvre fille sans secours, ces méchants hommes me mènent je ne sais où, répondit la prisonnière.

—Une pauvre fille sans secours, se dit Harry. Je parierais que c'est un ange et elle sera sauvée, dut-il m'en coûter la vie.

—Attendez jusqu'après minuit, dit-il, je viendrai vous sauver. Pouvez-vous monter à cheval ?

—Oui, répondit la prisonnière.

Harry quitta le wagon et alla se coucher, mais non pour dormir. Le contact de cette petite main le faisait encore tressaillir et il entendait toujours cette douce voix résonner à son oreille. Il donnait à la prisonnière une figure d'ange, se demandant au milieu de ses réflexions pourquoi elle était prisonnière, quels étaient ceux qui l'avaient faite captive, d'où elle venait et où on la conduisait.

Les quatre trafiquants dormaient toujours profondément et après quelques heures d'anxieuse attente, le jeune coureur des plaines crut qu'il devait être près de minuit. La lune descendait vers l'ouest et sa lumière n'éclairait plus le wagon couvert.

Harry se leva et allant trouver les deux gardes il les releva de leur devoir et prit sur lui l'entière responsabilité de la surveillance.

Les hommes s'en retournèrent au camp et furent bientôt endormis.

Harry demeura au poste plus d'une heure, puis il retourna au camp avec précaution et trouva tous les trafiquants endormis. Il alla à l'endroit où les chevaux étaient attachés, et en ayant choisi le plus vif et le plus fort, il l'amena près de son propre cheval. Il sella l'animal et mit une couverture de laine sur le sien. Tout était maintenant prêt pour la fuite.

Prudemment il se traîna jusqu'au wagon, et s'étant assuré que les trafiquants dormaient toujours, il frappa doucement sur la toile.

On lui répondit de la même manière.

Le cœur de Harry se mit à battre, pas tant de crainte d'être découvert qu'à la pensée que dans quelques minutes il se trouverait face à face avec une jeune fille inconnue qu'il s'était figurée belle comme un ange.

Il fendit la toile avec son couteau, et, passant la tête dans l'ouverture, murmura :

—Etes-vous prête à fuir, petite inconnue ?

—Oui, monsieur, fut la réponse.

—Alors venez et faites le moins de bruit possible.

Harry retira la tête et un moment après, il vit apparaître celle de l'inconnue.

Il ne faisait pas assez sombre pour empêcher de distinguer les traits de la jeune fille, et au premier coup d'œil, Harry vit que ce que qu'il s'était figuré n'était pas au-dessus de la réalité, car la jeune fille était d'une grande beauté. Elle n'avait pas plus de quinze ans, et sa figure aux traits bien accentués était délicate et encadrée par des cheveux dorés ondulants qui tombaient jusqu'à la taille.

Harry aida la jeune fille à descendre et la déposa à terre, mais elle était si engourdie par son long séjour dans le wagon, qu'elle fut obligée de se cramponner au jeune homme pour se soutenir.

Il la prit dans ses bras comme un enfant et la porta à l'endroit où les chevaux attendaient.

La plaçant sur son propre cheval, il lui donna les rênes, monta le cheval des trafiquants, et quelques minutes plus tard, ils galopaient tous deux vers l'est, à travers la grande plaine.

Harry vit de suite que sa jeune protégée était habituée à monter à cheval, car elle se tenait avec grâce et sans difficulté.

La lune répandait sur la plaine une lumière aussi vive que celle du jour. La nuit était chaude comme en été, et l'air rempli de parfums délicieux.

Lorsqu'ils furent très éloignés, Harry put regarder sa compagne à loisir. Les blonds cheveux de la jeune fille, soulevés par la brise, laissaient voir un front blanc comme la neige et flottaient sur ses épaules en charmantes mèches désordonnées. Sa figure était d'une beauté classique et les traits en étaient aussi bien marqués que ceux d'une madone de Raphaël. Ses yeux, d'après ce que Harry pouvait voir, étaient bruns foncés, brillants et ombragés par de longs cils qui donnaient à la jeune fille un air de candeur enfantine.

Sa robe, d'une étoffe riche, ne ressemblait aucunement à celle des filles des frontières et le châle cramoisi qu'elle portait sur ses épaules était retenu par une épingle en perles. Un anneau d'or brillait aussi à l'un de ses doigts et un collier de gros brillants auquel pendait un médaillon monté en diamant ornait son cou.

C'était donc une jeune personne appartenant à une famille à l'aise et habituée au luxe.

Ses manières indiquaient aussi une bonne éducation et habitude de la société.

Comment se faisait-il qu'elle était au pouvoir d'Henri Roche et de ses compagnons ?

Harry ne trouvait pas de paroles pour ouvrir la conversation ; il sentait qu'il était en présence d'une personne qui lui était supérieure et que son rude langage des bois et ses grossiers habits de peau de daim ne s'accordaient pas avec les goûts raffinés de celle qui chevauchait à ses côtés.

La jeune fille sembla deviner ses pensées et elle coupa court à toute formalité en disant :

—Vraiment, ce que vous avez fait, monsieur, est plus que je ne pouvais attendre d'un étranger.

—Que voulez-vous dire par plus ? marmotta Harry.

—Que vous avez exposé votre vie pour me sauver.

—Ma vie, mon enfant, est constamment au contact du danger. Je suis un trappeur libre du Nord-Ouest, sans famille et sans une seule personne pour pleurer ma mort. J'aime cette vie aventureuse des lacs du nord, et je m'y abandonne avec plaisir.

—Ne vous ai-je pas entendu dire à ceux qui m'ont enlevée que votre nom était Harry, l'œil d'épervier ? demanda la jeune fille.

—On m'appelle ainsi quoique mon vrai nom soit Harry Houston, répondit-il.

—J'ai beaucoup entendu parler au fort, de Harry, l'œil d'épervier.

—Au fort ! s'écria Harry. Alors, vous demeurez au fort ?

—Non, monsieur, répondit-elle, mais j'ai là un frère que je suis allée voir avec mon père. Je demeure dans l'Ohio. Vous connaissez peut-être mon frère, il se nomme Eugène Gardet.

—Le major Gardet ?

—Lui-même.

—Je connais le major comme moi-même et vous êtes sa sœur ?

—Oui, monsieur, je me nomme Nora Gardet.

—Alors, je parie que le major avec un détachement de soldats n'est pas éloigné d'Henri Roche et de ses hommes. Mais comment êtes-vous tombée dans les mains de Roche, mademoiselle Gardet ?

—Avant hier, à l'heure du soleil couchant, je me promenais sur le bord de la rivière à peu de distance du fort, mais je n'y aurais pas été si mon frère Eugène ne m'avait pas promis de me rejoindre dans quelques minutes. Je m'assis sur un billot en l'attendant. A ce moment, deux hommes sortirent du bois derrière moi. L'un d'eux me bâillonna en disant à son compagnon :

—Prends son chapeau et jette-le à la rivière, ensuite fais descendre le sable de la grève afin qu'on croit qu'elle est tombée à l'eau et s'est noyée.

—Un moment après j'étais portée dans le bois, où des chevaux nous attendaient. Je fus mise à cheval toujours tenue par un de ces hommes et, toute la nuit, nous avons marché à toute vitesse. Au jour levant, ce matin, nous avons rencontré trois hommes avec un wagon couvert. C'étaient des amis de ceux qui m'avaient enlevée. Je fus placée dans le wagon et toute la journée les chevaux ont été menés à fond de train.

Je ne connais aucun des hommes qui m'ont enlevée : j'ignore pourquoi ils l'ont fait et où ils voulaient me conduire. Je sais qu'ils sont méchants, car je les ai entendus vous dire une foule de mensonges ce soir. Avant que d'arriver au camp, ils vous avaient vu approcher et m'avaient avertie qu'ils vous tueraient si je vous faisais savoir que j'étais ici.

—Les misérables ! s'écria Harry indigné.

—Alors, vous voyez, M. Houston.....

—Appelez-moi Harry, s'il vous plaît. M. Houston passerait à peine en ville.

La jeune fille ne put s'empêcher de sourire à la demande du jeune homme. Elle continua :

—Alors, vous voyez, Harry, qu'il n'y a pas à espérer que mon frère ou mon père viendront me délivrer si le plan de ceux qui m'ont enlevée a réussi ; on me croira noyée.

Harry ne répondit pas. A gauche, au loin dans la plaine, il avait aperçu une masse noire remuante qui le mit mal à l'aise. Mais l'objet disparut bientôt comme un nuage passant devant le soleil. Cependant, cette disparition ne fit pas évanouir les craintes du jeune trappeur. C'était peut-être une bande de sauvages à cheval se cachant derrière un monticule, dans la prairie.

Ce nouveau danger aurait été peu de chose pour lui s'il avait été seul, mais avec cette jeune fille qui lui confiait son salut, il savait qu'il aurait besoin de toute sa volonté pour cacher ses émotions et la rassurer.

Descendant de cheval, il se jeta sur l'herbe, appliquant son oreille à terre. Il se leva aussitôt. Il avait entendu distinctement le piétinement des chevaux dans la plaine.

La jeune fille fut étonnée de ses mouvements et à la fin elle soupçonna qu'il venait de découvrir un danger prochain.

—Sommes-nous en danger, Harry ? demanda-t-elle.

Le jeune trappeur fut surpris de la question. Il avait espéré lui cacher leur situation, mais la sachant douée d'un courage plus qu'ordinaire, il dit en remontant à cheval :

—Je crains que nous soyons en danger. Plusieurs cavaliers s'avancent vers nous et j'ai peur que ce soient des Indiens Galopons un peu plus vite.

Ils poussèrent leurs chevaux plus rapidement et arrivèrent bientôt à une petite vallée.

Ils s'arrêtèrent pour écouter. Ils entendaient distinctement le piétinement sourd d'un grand nombre de chevaux sur le sol de la prairie.

—Ce sont des sauvages, dit Harry tout bas.

—Qu'est-ce qui vous fait penser cela, Harry ? demanda la jeune fille, nous ne les voyons pas encore.

—Si c'étaient des blancs, les clochettes de leur équipement feraient plus de bruit que les sabots de leurs chevaux. Ah ! Voyez ! les voilà !

A ce moment, une soixantaine de cavaliers sortirent de derrière un monticule. Comme ils galopèrent le long du sillon, à une centaine de verges de nos jeunes amis, ces derniers pouvaient clairement voir leurs formes se dessiner sur l'horizon. C'étaient des Indiens comme l'indiquaient leurs têtes ornées de plumes. A la clarté de la lune, on les aurait pris pour des fantômes traversant l'espace, si on n'avait pas entendu le galop de leurs coursiers.

Harry vit de suite qu'ils étaient sur le sentier de la guerre et se dirigeaient vers les établissements du sud, ou vers le pays de leurs ennemis, les Patawatomes. La crainte d'être

découvert l'occupait sérieusement. Il respirait à peine, de peur d'être entendu par les oreilles exercées des guerriers sauvages. Il savait que le moindre son leur parvenait.

Les ténèbres de la vallée lui offraient un abri sûr, et cependant, une chose l'inquiétait. Les sauvages devaient traverser leurs pistes et pourraient les découvrir.

Ce fut un moment d'anxiété que celui-là pour le jeune coureur de prairie. Sa jolie compagne était dans un état d'incertitude complète, mais elle ne comprenait pas encore toute l'étendue du péril.

Ils suivirent des yeux les cavaliers. Ceux-ci furent bientôt sur leur piste et la traversèrent sans se douter de rien.

Harry commençait à respirer plus librement et le danger semblait passé, lorsque son cheval leva la tête et fit entendre un hennissement perçant.

Le son arriva aux oreilles des guerriers qui s'arrêtèrent soudain, semblables aux vagues qui viennent frapper le rivage. Il n'y avait pas à s'y tromper quant à la direction d'où venait le bruit et un instant après, ils prirent le chemin de la petite vallée en poussant des cris effrayants.

—Nous sommes découverts, dit le jeune homme d'un ton naturel. Nous allons être obligés de fuir. Ne désespérez pas. Nous pourrions peut-être échapper aux sauvages dans les bois vers le nord, s'ils ne nous atteignent pas avant. Allons ! En avant !

Un cri de terreur s'échappa des lèvres de la jeune fille. Comme ils allaient partir, une forme noire sortit des hautes herbes presque sous les pieds de son cheval et sauta en arrière sur le dos de l'animal.

Elle se sentit envelopper par quelque chose qu'elle supposait être des bras, mais dans ses vains efforts pour sortir de leur étreinte, elle vit avec horreur qu'ils étaient velus comme les pattes d'une bête.

Harry vit l'affreux objet bondir sur le cheval de la jeune fille. Il saisit un pistolet, mais avant qu'il eut le temps de tirer, le cheval, avec son double fardeau, partit comme une flèche à travers la plaine. Il se lança à la poursuite, mais vit bientôt que sa monture n'était pas de force à lutter avec son propre cheval sur lequel la jeune fille et son horrible compagnon fuyaient.

Sans désespérer, il lança l'animal à toute vitesse et continua sa poursuite pendant que derrière lui venaient les sauvages. La terre semblait trembler sous le galop précipité des chevaux et l'air retentissait de cris diaboliques.

## VI

### UNE TERRIBLE ERREUR

Les mustangs des Indiens de l'ouest sont plus durs à la fatigue que les chevaux ordinaires, chose que Harry savait bien, et s'il avait été sur son propre cheval, il n'aurait pas eu peur d'être atteint par les sauvages.

Il s'aperçut bientôt que le cheval qu'il montait n'était pas très vigoureux et que déjà il donnait des signes de fatigue.

S'il était fait prisonnier, qui délivrerait la jeune fille aux yeux noirs, cette charmante Nora Gardet, au sort de laquelle sa vie semblait si étrangement mêlée. Il ignorait encore que son cœur n'était déjà plus libre vis-à-vis de sa protégée.

La reverrait-il encore ? L'espoir de la revoir renforça son courage et il poussa son cheval avec une nouvelle vigueur, mais ses efforts étaient vains.

Les ennemis approchaient toujours. Il ne pouvait leur échapper que par stratagème et il décida de suite de recourir à ce moyen.

Tournant son cheval à droite, il monta sur une petite colline dont l'élévation le mit en pleine vue des sauvages, puis il descendit de l'autre côté vers la vallée obscure, et se trouva dérobé de nouveau à leur vue. C'était le temps d'agir. S'arrêtant soudain, il descendit de cheval et tournant l'animal vers l'ouest, il lui déchargea un pistolet près de l'oreille, ce ce qui lui fit prendre la peur.

En même temps, le jeune trappeur se jetait dans les hautes herbes de la prairie.

A ce moment, les sauvages arrivaient au sommet de la montagne. Leurs yeux perçants virent alors le cheval se sauvant vers l'ouest à angle droit du chemin qu'ils venaient de parcourir. Ignorant complètement qu'il était sans cavalier ils changèrent de route et traversèrent l'angle en biais. Ceci raccourcissait leur chemin de plusieurs arpents, tout en sauvant Harry, qui aurait été piétiné par les chevaux, si les sauvages avaient marché droit sur la piste du cheval en fuite. Son stratagème avait réussi ; il avait habilement trompé ses ennemis. En entendant leurs cris et les voyant disparaître dans les ténèbres il se leva et un sourire de triomphe illumina sa figure. Il se mit ensuite en route dans la direction du nord.

Sachant que le cheval abandonné pouvait courir beaucoup plus vite à présent qu'il était seul, il espérait qu'il aurait le temps de regagner le bois au nord, avant que les sauvages s'aperçussent du tour qu'il leur avait joué.

Ses pensées concentrées jusque-là sur le danger qu'il venait d'éviter, se portèrent maintenant sur Nora Gardet. Il frissonna presque en songeant à l'être hideux qui avait bondi sur son cheval. Cependant, il demeura convaincu, que ce devait être un Indien ou un blanc traître habillé d'une peau de bête sauvage.

Malgré les ténèbres, il retrouva assez facilement la piste du cheval sur lequel l'inconnu était parti avec la jeune fille. L'herbe était fortement foulée, les sabots de l'animal ayant laissé une empreinte profonde dans le sol ; Harry pouvait suivre la trace sans difficulté,

Il arriva bientôt au bois, mais là une amère déception l'attendait. La forêt était tellement épaisse et par conséquent si noire qu'il lui était totalement impossible de suivre la piste. La seule alternative qui lui restait était d'attendre le jour.

Choisissant un lieu sûr, Harry s'assit simplement sans songer à se reposer. Il connaissait trop le danger qu'il courait dans le bois pour laisser le sommeil appesantir ses yeux, à cette heure surtout.

A tout autre, les minutes auraient semblé des heures, mais le jeune coureur de prairie avait en outre de la bravoure et de l'habileté, le don de la patience. Après de longues heures, le jour se leva enfin et avec la lumière la piste redevint visible.

Harry avait marché presque une heure, quand il vit que l'empreinte des sabots devenait plus profonde et que les feuilles étaient déchirées comme si le cheval avait été effrayé et était devenu plus difficile à conduire. Plus loin, il vit un endroit où l'animal s'était jeté soudainement de côté.

Quelle avait pu être la cause de ce mouvement ?

A peine cette question était-elle formulée intérieurement que les yeux de Harry tombèrent sur un objet horrible.

C'était le cadavre d'un Indien étendu sur le dos. La tête avait été scalpée et présentait un spectacle repoussant, ainsi que la figure qui était couverte, de même que le crâne, de sang coagulé.

La poitrine et les épaules étaient nus et chose assez étrange, on n'y voyait aucune blessure. Les jambes et une partie du corps étaient couvertes de feuilles et de branches ; d'après les apparences cet homme avait été tué récemment.

Harry découvrit de suite que ce n'était pas un Sioux mais un "Sac," tribu moins puissante, laquelle à ce moment était en guerre non-seulement avec les blancs mais aussi avec toutes les autres tribus du pays environnant.

S'il avait été tué par un blanc, Harry n'aurait rien à craindre ; mais si le meurtrier était un Sioux, il y aurait probablement d'autres ennemis à combattre. Ceux-ci suivaient peut-être la même piste que lui.

Sans plus de conjectures, Harry poursuivit sa route, mais il n'avait fait que quelques pas lorsqu'un pressentiment lui fit tourner la tête. Ce fut son salut.

Il vit le mort supposé bondir sur ses pieds et tirant un tomahawk de dessous les feuilles, se précipiter sur lui.

Si le jeune homme s'était retourné une seconde plus tard, la hache lui fendait le crâne. Il eut la bonne chance de saisir l'arme et de la détourner vivement.

Le rusé peau-rouge n'avait pas compté sur ce dénouement ;

aussi, quand il vit qu'il avait manqué son coup il prit la fuite. Mais Harry, le coucha rapidement en joue et fit feu.

Le Sauvage leva les bras en l'air et le cri qui s'échappa de ses lèvres prouva que le coup avait été fatal.

S'approchant du cadavre, Harry constata que la balle avait percé la tête au-dessus de l'oreille et que le Sauvage avait eu réellement la chevelure enlevée, mais non récemment. La blessure avait été guérie et le sang qu'on voyait servait tout simplement à tromper l'ennemi en donnant toute l'apparence d'une plaie vive. Le tour avait tout de même été bien joué, et tout cela convainquait Harry que le Sauvage s'était attendu à le voir suivre la piste de celui qui avait enlevé Nora : si c'était le cas, cet Indien était complice du compagnon de la jeune fille, et tous deux devaient être de la même tribu.

Il était possible aussi qu'il y en eut d'autres à peu de distance, alors il devenait urgent de quitter cet endroit car la détonation de l'arme à feu pouvait les attirer. Il continua donc sa route avec une extrême précaution.

La piste allait maintenant dans une autre direction, en droite ligne vers la rivière Boyer. Comme il poursuivait son chemin, Harry entendit soudain le hennissement lointain d'un cheval et reconnut immédiatement la voix du sien. Il était donc près d'atteindre le but de sa course.

En quelques minutes il était près de la rivière et en face de lui, sur la grève, il voyait son cheval attaché. Personne aux environs, et cependant il devinait, aux mouvements de son cheval, qu'il se passait quelque chose dans le voisinage.

Se dirigeant à gauche, Harry atteignit la grève à quelque distance du cheval. Il s'arrêta pour faire des recherches, scruta les taillis à droite et vint jusque près du cheval, mais il ne vit rien. Il regarda ensuite sur la rivière et ce fut alors qu'il faillit pousser un cri de joie. Là, à travers une petite ouverture dans les bosquets qui entouraient le rivage il aperçut quelque chose de rouge. C'était évidemment le châle cramoisi de Nora Gardet.

Assise dans une petite barque, Nora était là ainsi que celui qui l'avait enlevée.

Il n'y avait pas à s'y tromper : c'était le magnifique châle cramoisi de Nora. Elle avait le dos tourné à Harry et tout le corps enveloppé dans les amples plis de son châle qui était aussi tiré sur sa tête comme pour la protéger du brouillard qui s'étendait sur la rivière. La tête du sauvage et tout son corps était enveloppé de la même manière dans une peau d'ours. Ni sa figure ni ses mains n'étaient visibles, mais le jeune trappeur savait que c'était un sauvage et qu'il devait être là à attendre le retour de celui qu'il avait tué dans la forêt. Ce dernier devait sans doute prendre le cheval pendant que l'autre continuerait sa route sur l'eau, avec la jeune fille, vers le village de leur tribu, à plusieurs lieues de là.

— Mais je vais gâter leur bonheur, murmura notre héros, en voyant la facilité qu'il aurait à sauver Nora. Je vais envoyer une balle à travers la peau d'ours et la tête qu'il y a dessous. Ce disant il épaula et tira.

Le coup retentit dans l'espace suivi d'un cri perçant..... le cri d'une femme !

Sans attendre pour voir l'effet de son coup de feu, Harry bondit de sa cachette et courut à l'endroit où était le canot. Mais quelle ne fut pas sa surprise de voir le châle rouge de la jeune fille soudainement jeté de côté et à la place, apparaître la tête et les épaules d'un sauvage qui se précipita sur la rive et disparut bientôt dans les bois.

Au fond du canot, sur la peau d'ours tombée de ses épaules gisait le corps inanimé de Nora Gardet, le front ensanglanté et troué d'une balle.

— Grand Dieu, quelle fatalité ! s'écria le jeune homme. Je l'ai tuée ! Nora ! Nora ! Parlez-moi ! Dites-moi que vous vivez !

Mais la voix de Nora ne répondit pas.

Le jeune homme sauta dans le canot et prenant la jeune

fillette dans ses bras, lui pressa la tête contre sa poitrine. Il se sentit alors faiblir et une sueur froide lui couvrit tout le corps. Il constatait qu'il tenait dans ses bras un corps sans vie.

## CHAPITRE VII

HENRI ROCHE FURIEUX.

Henri Roche et ses compagnons dormirent longtemps.

Ils s'étaient livrés au sommeil avec la ferme assurance qu'aucun danger n'était à craindre, et convaincu qu'ils avaient réussi à tromper Harry sur le contenu du wagon.

Les heures s'écoulèrent, mais Roche fut éveillé soudain par un faible cri et les hennissements étouffés des chevaux.

Il s'assit et écouta. Au loin dans la plaine il entendait les cris de sauvages mêlés au bruit du galop de plusieurs chevaux sur le sol de la prairie.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Sautant sur pied, Henri Roche se dirigea vers le bord du wagon, où Harry devait être en sentinelle, mais en passant devant le wagon, son attention fut attirée par une marque noire sur l'étoffe blanche, et en l'examinant, il vit que c'était une fente qui avait été faite avec un couteau bien tranchant.

Une exclamation de surprise suivit cette découverte, mais lorsqu'il constata la disparition de sa prisonnière, il ne se tint plus de fureur et donna libre cours à sa rage en poussant les jurons les plus affreux. En même temps, il éveillait ses compagnons, qui, ne comprenant rien à cette soudaine alarme furent en un instant tous sur pieds.

Les recherches prouvèrent que Harry était aussi parti.

Roche écumait de rage et maudissait la stupidité dont il avait fait preuve en permettant au jeune trappeur d'entrer dans son camp.

Son indignation et sa fureur ne connurent plus de bornes quand on lui dit qu'un de leurs meilleurs chevaux avait été pris.

Nous sommes une bande de s... fous, s'écria-t-il enfin, d'avoir laissé ce garçon entrer dans notre camp. Il est probable que nous ne reverrons plus cette fille, et sa perte est un beau cinq mille piastres de moins dans notre poche.

—C'est diablant en effet, capitaine, répondit un de ses compagnons, mais ce garçon était aussi fin qu'un renard, ou mon nom n'est pas Billy George.

—Fin ! dit Roche avec raillerie, cela n'exprime pas la malice et l'adresse de ce diabolin. Je suis sûr qu'il a douté de nous du moment qu'il a mis le pied dans le camp.

—C'est vraiment trop malheureux, dit George.

—Oui, répondit Roche, mais cela ne fera aucun bien d'en parler. Il nous faut agir. J'entends des cris d'Indiens dans la prairie, vers le nord ; ce sont peut-être des Sioux, alors nous n'avons rien à craindre. Peut-être que le gamin et la fille sont allés de ce côté, qu'on les a reconnus et qu'ils sont poursuivis. Allons, ôte ton fusil, Ulric Dubois, car il ne te servira de rien à présent. Cherche de quel côté les fugitifs se sont dirigés et en route pour la poursuite.

Ulric Dubois, l'éclaireur et le guide de ces bandits, enleva une perruque de cheveux grisonnants et un masque d'épais favoris, montrant une figure jeune empreinte de ruse et de méchanceté.

Le guide prit son fusil et disparut pour quelques minutes. Au retour il dit :

—Ils sont allés au nord, capitaine.

—Bien, répondit Roche. Alors nous coupons la chance de reprendre la fille car je suis sûr que ces Indiens sont des Sioux appartenant à la bande de "Buffle Noir" ou de l'"Epervier Gris" et qu'ils sont à la poursuite des fugitifs. Mais partons. Deux d'entre vous devront rester ici pour surveiller le wagon car il n'y a pas de chevaux pour tous.

Quatre des hommes, y compris Henri Roche, sautèrent en selle et se lancèrent au galop vers le nord de la prairie, dans la direction d'où l'on entendait les cris des sauvages. Ils ne songèrent pas à suivre la piste des fugitifs, convaincus que les Indiens étaient à leur poursuite. Et ces peaux rouges étaient leurs amis et leurs alliés.

Après une course de quelques milles, les bandits découvrirent que les sauvages venaient vers eux. Ils s'arrêtèrent et attendirent.

Une troupe de cavaliers apparut bientôt sur une colline dans la plaine. Pendant un instant ils parurent flotter dans la nuit, comme un nuage sombre sur le sommet de la petite montagne puis ils s'arrêtèrent et se réunirent en peloton. On les voyait alors clairement de l'endroit où se tenait les hommes de Roche, leur silhouette se dessinant parfaitement sur l'horizon gris bleu.

Les cris retentissaient toujours mais c'étaient des hurlements de dépit et de fureur.

—Par Jupiter ! s'écria Roche, ce sont bien des Indiens et des Sioux encore. Mais j'ai bien peur que les fugitifs ne leur aient échappé car ce sont des cris de défaite qu'ils font entendre. Je vais leur faire connaître notre présence et nous les rejoindrons ensuite.

Il imita alors deux ou trois fois le hurlement du loup de prairie. Le son arriva aux oreilles des sauvages, car immédiatement ils répondirent par un cri semblable à celui de l'oiseau de nuit.

—Avançons, dit Roche, en éperonnant son cheval, tout va bien, c'est "Buffle Noir" et ses guerriers.

Ils s'avancèrent et bientôt une soixantaine de Sioux bariolés de peinture et armés de tomahawks et de lances les entourèrent.

—Qui appelle les Sioux avec des signaux amis et la peau des visages pâles ? cria le chef des sauvages dans sa propre langue.

—Ton ami, "le Chef Blanc" et ses hommes, répondit Henri Roche dans le même dialecte.

—"Buffle Noir" et ses guerriers sont contents de rencontrer le "Chef Blanc" et ses hommes. Il s'est bien ennuyé et attendait anxieusement son arrivée du pays des visages pâles.

—Je suis heureux de te rencontrer, chef, répliqua Roche. Nous avons eu du malheur ce soir et nous désirons que tu nous aides.

—"Buffle Noir" est l'ami du "Chef Blanc." Qu'il demande et il recevra.

—Je te reconnais bien là, répondit Roche d'un ton flatteur, tu es un homme bon et toujours prêt à aider un ami. Eh bien, ce soir ce jeune démon qu'on appelle "l'œil d'épervier" est venu à notre camp et a volé une fille blanche et un de nos meilleurs chevaux.

—Est-ce ce cheval là ? demanda le chef en montrant un cheval sans cavalier au milieu de la troupe.

Roche examina l'animal et répondit :

—C'est notre cheval. Où l'avez-vous trouvé ?

—Ici, répondit le chef, mais quand nous avons commencé la poursuite il y avait un cavalier dessus que nous avons pris pour "l'œil d'épervier." Mais il a été assez rusé pour nous échapper comme le renard serré de près par la meute.

—Oui, chef, tu ne t'étais pas trompé. C'était "l'œil d'épervier" et pour sa chevelure et la capture de la jeune fille enlevée de notre camp, je donnerai une quantité de perles, de couteaux, de poudre et de "whiskey."

—"Buffle Noir," reprit le chef, entend les offres du "Chef Blanc." Il va te rapporter la chevelure de "l'œil d'épervier" et la jeune fille, avant le coucher de deux soleils, mais il ne se mettra pas à la recherche du rusé trappeur et de la jeune fille avant le jour.

—Alors viens à notre camp passer la nuit. Ce n'est pas loin d'ici, dit Roche.

Le chef accepta et quand le bivouac fut établi, ils laissèrent leurs animaux errer dans les environs. Un feu fut allumé et les guerriers s'assirent autour. A la lumière, ils avaient un air féroce et les couleurs de guerre dont ils étaient revêtus les rendaient encore plus hideux.

A l'aurore, les sauvages et les bandits se séparèrent en deux détachements et se dirigèrent vers le nord. "Buffle Noir" conduisait le premier détachement et suivait la piste des fugitifs ; Roche, ses compagnons et quelques Indiens escortaient le wagon couvert.

Les bandits ne survivrent pas loin le chef sauvage. Ils prirent bientôt la route de droite et, après avoir marché quel-

ques milles, entrèrent dans un bois qui conduisait à la rivière Boyer, qu'ils atteignirent vers midi.

Ils s'arrêtèrent alors pour se reposer et Roche décida d'abandonner le wagon.

—Mais que ferons-nous du coffre, capitaine? demanda tout bas un des hommes, comme s'il craignait d'être entendu.

—Il nous faudra l'entourer et cacher l'encroit en brûlant le wagon dessus, car si nous perdons ce coffre et ce qu'il contient—eh bien, tu connais les conséquences.

—Certainement, certainement, répondit l'autre.

—Alors à l'œuvre. Si nous amenions le wagon à la vallée avec nous, il laisserait une grande piste pour aider l'ennemi à nous suivre.

On se mit à l'ouvrage et bientôt un grand trou fut creusé. On sortit ensuite un grand et lourd coffre en fer qu'il fallut porter à quatre hommes et qui fut déposé dans l'excavation et soigneusement recouvert. Le gazon fut ensuite replacé et le wagon, mis en pièces et empilé au même endroit.

On mit alors le feu au véhicule. En moins d'une heure, il ne resta plus qu'une masse de tisons rouges et de cendres. Le fer ayant été jeté à la rivière, toute trace du wagon disparut.

Les bandits remontèrent à cheval et continuèrent leur route en longeant la rivière.

Deux heures après le coucher du soleil, Roche s'arrêtait à l'embouchure d'un petit ruisseau qui se jetait dans la rivière Boyer.

—Voici l'endroit où nous devons camper, dit-il, le lieu où "Buffle Noir" a promis de nous rejoindre.

Tous se démontèrent et le camp fut établi.

Roche attendait anxieusement le retour de "Buffle Noir." A la fin il devint impatient, et, jetant son fusil sur son épaule, il se mit à errer dans les bois. A un mille du camp, il sentit une odeur de fumée et fut très surpris de voir une mince colonne de fumée s'élever dans l'air au-dessus des arbres, à quelque distance de lui. Il rampa prudemment pour voir quelle en était la cause, mais il ne vit ni feu de camp, ni être quelconque.

Pour s'assurer qu'il ne se trompait pas, il chercha à revoir la fumée. Il l'aperçut s'élevant au-dessus d'un gros bouleau, mais rien autour de l'arbre ne donnait l'explication de ce fait assez étrange.

C'était pour lui un vrai mystère, et sans doute le même qui avait intrigué Harry, un jour ou deux auparavant.

Tant soit peu inquiet, il abandonna ses recherches, et, revenant sur ses pas, se dirigea vers le camp.

Mais il s'arrêta soudain.

Une exclamation ressemblant à un gémissement humain le fit tressaillir. Il pencha la tête pour écouter, et alors il entendit ce cri suppliant :

—"*Roche ! Henri Roche ! au nom de Dieu, viens ici !*"

## CHAPITRE VIII

### LE CALUMET DE PAIX

Revenons maintenant au Cône, à la demeure des deux trappeurs, dans la petite vallée ceinte de rochers, où nous avons laissé "Vieux Bonhomme" en tête-à-tête avec un Indien.

"Vieux Bonhomme" était un de ces trappeurs de quarante ans, que les fatigues et un travail physique continu avaient transformé en muscles et en os. Sa figure mâle et barbu et ses yeux gris foncé avaient une expression très agréable. Cependant, il y avait eu une époque où ces mêmes yeux gris brillaient d'une rage féroce et où cette même figure reflétait l'émotion la plus terrible. L'Indien entré au Cône était jeune, ses armes et la beauté de ses habits démontraient qu'il était un chef.

—Je suis heureux que tu sois venu "Aile Rouge," dit le vieux trappeur. J'espère que tu apportes de bonnes nouvelles.

—"Aile Rouge est le chef des restes de la grande nation des Renards. Depuis bien des soleils, il a attendu le cours des événements. Il a vu l'envahissement lent mais sûr de l'homme blanc dans les terres de chasse de sa nation. La

hache de guerre et le coutelas n'ont pas réussi à le repousser. Quand il a voulu s'opposer à l'homme blanc, il est tombé devant son fusil qui porte la mort. Les "Renards" sont fatigués de se battre contre les visages pâles, car leurs frères sont déjà tombés comme les feuilles de l'automne. Ils ont décidé d'enterrer la hache et de fumer le calumet de paix avec les visages pâles. Nous nous battons ensemble maintenant contre les "Dakotas," les "Arapahoes" et les "Sacs." "Aile Rouge" a parlé.

—Tes paroles résonnent bien "Aile Rouge," reprit "Vieux Bonhomme," et, comme représentant des blancs, je prendrai sur ma tête la responsabilité de te garantir leur protection et leur amitié, si tu fais tout ce que tu as promis.

La figure du chef s'illumina de joie. Dans ce traité de paix il s'imaginait voir la régénération de sa tribu et sa restauration à sa grandeur primitive. Hélas ! un demi-siècle devait voir l'extinction totale de sa tribu.

—Alors, que le guerrier blanc et "Aile Rouge" fument le calumet de paix, dit le chef, en avançant un calumet richement orné et rempli de tabac.

Ils fumèrent ensemble et se jurèrent amitié.

La paix était conclue entre les "Indiens Renards" et les blancs, et c'était là le motif qui avait amené le chef au Cône. Le Sauvage alla ensuite ouvrir la porte de la maison et fit entendre un sifflement aigu.

Une centaine de guerriers sauvages revêtus de la peinture de guerre sortirent alors comme des fantômes de derrière les rochers et les buissons.

"Vieux Bonhomme" réprima un léger frisson à leur vue, mais il se garda bien de paraître douter de leur amitié. Sa confiance en "Aile Rouge" avait été tellement établie par des actes de bonté et des paroles vraies qu'il n'hésita pas un moment à l'accepter comme ami. Mais il savait aussi qu'il était dans la nature du Sauvage d'être traître et que, dans cette bande, il devait y en avoir qui ne partageaient pas la loyauté de leur chef.

"Aile Rouge" réunit les guerriers autour du Cône et leur annonça le traité de paix qui venait d'être conclu. Suit la cérémonie de l'enterrement de la hache, puis la plupart des sauvages quittèrent la vallée. Mais avant la nuit, ils revinrent tous amenant avec eux sur leurs mustangs, leurs femmes et leurs enfants avec une quantité de bagage entassé pèle-mêle. C'était tout ce qu'ils possédaient sur terre.

Avant le coucher du soleil un campement Indien avait été jeté dans la vallée ; les cris des enfants et les hurlements des chiens réveillaient les échos de la forêt.

La nuit vint et Harry ne parut pas. "Vieux Bonhomme" était inquiet.

Des gardes furent postés dans le défilé qui conduisait à la vallée et aussi tout le long de la colline qui dominait le camp.

La nuit se passa et le jour suivant fut employé par les guerriers à chercher du gibier pour la nourriture de leurs familles pendant que "Vieux Bonhomme" et le chef délibéraient.

Une nouvelle nuit survint et Harry n'était pas encore de retour.

Seul, près d'un petit feu qui brillait au milieu du Cône, "Vieux Bonhomme" était assis, en proie à des réflexions sérieuses, le regard fixé sur les charbons ardents.

Il était très inquiet sur le sort de son jeune ami et résolut enfin d'aller à sa recherche le lendemain.

Soudain un pas léger résonna derrière lui. Il se retourna et vit dans la porte du Cône quelque chose qui le fit reculer de surprise.

C'était un être humain enveloppé dans une grande couverture rouge qui traînait par terre. La tête était couverte d'une sorte de bonnet de fourrure, et la figure cachée par un masque de cuir à travers les trous duquel on voyait une paire d'yeux brillant comme des boules de feu.

—Tonnerre d'un nom ! qui êtes-vous ? cria le vieux trappeur.

—Quelqu'un qui a besoin d'amitié et d'aide reprit la personne masquée, dont la voix douce et féminine paraissait cependant un peu enrouée.

— Venez-vous de loin ? demanda le trappeur.

— J'ai fait plusieurs lieues mais je ne les ai pas comptées.

— Et comment avez-vous pu pénétrer dans cette vallée à travers les gardes ?

— Au moyen de la plus extrême précaution

— Alors, l'affaire qui vous amène doit être importante pour vous faire courir de tels dangers.

— C'est une chose dans laquelle ma vie est en jeu et c'est à vous que je viens demander du secours.

— A moi ! Que puis-je donc faire moi, un vieux fou.

— l'ou ? reprit l'étranger masqué. Vos vêtements sont grossiers, votre langage rude et bref, mais en a-t-il toujours été ainsi ? Quand vous étiez seigneur des Hautes Terres sur les bords de la rivière Ohio, n'étiez-vous pas un homme d'une éducation raffinée.

“ Vieux Bonhomme ” tressaillit comme si un poignard lui avait été enfoncé dans la poitrine.

L'étranger masqué vit son émotion et continua.

— Je vois que vous êtes surpris de ce que je viens de vous dire, mais je ne le dis pas avec l'intention de blesser vos sentiments ni de réouvrir une ancienne blessure. Je connais tous vos chagrins passés et sais pourquoi vous êtes ici à mener la vie d'un trappeur quand vous auriez pu être un homme distingué dans un pays plus civilisé. N'est-ce pas là la vérité ?

— Oui, oui, homme ou femme, qui que vous soyez, continuez, dit le trappeur, anxieux d'obtenir d'autres paroles de cet étranger.

— Vous étiez un mari bon et aimant, un père plein d'affection, mais (et la voix de l'inconnu trembla) qu'est devenue votre femme et votre charmante petite fille ?

Un gémissement monta du cœur du vieux trappeur.

— Vous répondriez, continua l'inconnu, “ qu'un autre a gagné l'affection de ma femme et qu'ensemble ils se sont, enfuis des Hautes Terres vers un pays inconnu, apportant avec eux ma chère petite Gertrude. Le cœur brisé et déshonoré, j'ai fui dans ce désert pour oublier ma honte et mes chagrins au milieu de dangers continuels.”

— Oui, oui, reprit “ Vieux Bonhomme ” avec excitation, telle aurait été ma réponse.

— Et n'avez-vous plus entendu parler de cette femme infidèle depuis qu'elle vous a quitté ? demanda l'étranger.

— Jamais, répondit “ Vieux Bonhomme ” avec amertume.

— Ni de votre enfant, la petite Gertrude ?

— Non.

— Quel âge avait l'enfant quand vous l'avez vue pour la dernière fois ?

— Elle était dans sa neuvième année.

— Et depuis combien d'années l'avez-vous vue ?

— Sept longues et tristes années.

— Pensez-vous que vous la reconnaîtrez si vous la voyiez à présent ?

La figure du vieux trappeur s'illumina. Un rayon d'espoir brilla dans ses yeux.

— Oui, je la reconnaîtrais. Son visage n'a pas assez changé pendant sept ans pour que son père ne la reconnaisse pas, car je l'ai toujours eue devant les yeux.

— Et me croiriez-vous si je vous disais où trouver votre enfant ?

“ Vieux Bonhomme ” tressaillit violemment.

— Vous semblez si bien connaître mon passé, que je ne saurais croire autrement, répondit-il, après un instant de réflexion.

— Elle est la fille adoptive du chef Sioux, “ Buffle Noir.”

— Bon Dieu ! est-ce bien vrai cela ? s'écria le trappeur transporté.

— C'est la vérité même.

— Alors demain je serai en route pour le village des Sioux. Gertrude, mon enfant chérie sera sauvée, Dieu le voudra.

— Alors je m'en vais, dit l'étranger masqué en se tournant vers la porte.

— Restez ! restez, étranger ! cria le vieux trappeur. Lais-

sez-moi vous récompenser pour ce service, pour ce renseignement. Vous avez dit que vous veniez chercher de l'aide, dites, que désirez vous, et s'il est en mon pouvoir de l'accorder, je le ferai.

Mes chagrins sont les mêmes que les vôtres. Dans les mains des Sioux j'ai une enfant captive et je suis venu vous demander votre aide pour la sauver.

— Alors restez, et demain nous irons à la recherche de nos enfants. J'aurai l'assistance de “ l'Aile Rouge ” et de ses guerriers qui sont amis des blancs. Nous irons jusqu'au village Sioux et si nous ne pouvons pas sauver nos enfants au moyen d'une rançon ou d'un stratagème, nous le ferons par la force, car la plupart des Sioux sont sur le sentier de la guerre et le village est peu habité.

— Je préférerais revenir demain matin pour vous accompagner, dit l'étranger.

— Mais pourquoi ne pas rester de suite ? demanda “ Vieux Bonhomme.”

— Je ne le puis pas.

— Alors une dernière question : pourquoi êtes-vous masqué et qui êtes vous ?

— Je suis une singulière personne, ami trappeur, et je demande en grâce de ne pas être interrogé sur mon déguisement, que je continuerai à revêtir pendant notre voyage au village Sioux et jusqu'à ce que mon enfant soit sauvée. J'ai de bonnes raisons de me cacher comme vous pourriez probablement en juger plus tard. Quant à mon nom, appelez-moi “ Cœur Brisé.” Ce surnom me conviendra mieux que mon nom véritable. Je reviendrai demain matin ; adieu.

L'étranger quitta le Cône, laissant le vieux trappeur absorbé dans un monde de pensées.

Quelques instants plus tard, notre ami était tiré de sa rêverie par un bruit de pas derrière lui. Il se retourna vivement, espérant retrouver son jeune compagnon Harry, mais il fut désappointé. C'était “ Aile Rouge ” le chef “ Renard.”

— Oh ! c'est toi, chef, dit-il. J'ai eu un étrange visiteur, ce soir. Mais, viens t'asseoir. J'ai une proposition à te faire, une proposition qui doit être assaisonnée de chevelures de Sioux et de magnifiques cadeaux.

Un sourire de satisfaction passa sur la figure du chef, et il s'assit en face du vieux trappeur.

## CHAPITRE IX

### UNE SITUATION PÉRILLEUSE.

L'inquiétude et l'émotion de Harry devinrent terribles quand il regarda le visage pâle de Nora Gardet et aperçut le filet de sang qui s'échappait de la blessure que ses propres mains avaient faite.

Les yeux de la jeune fille étaient fermés, les longs cils retombant sur des joues de marbre. Les lèvres entr'ouvertes montraient de petites dents blanches comme des perles et les petites mains pendaient sans vie de chaque côté.

Une expression de douleur était empreinte sur cette belle figure dont les contours étaient aussi délicatement marqués que si elle avait été ciselée dans du marbre de Paros.

Le jeune trappeur demeura anéanti—aussi immobile que le corps qu'il tenait dans ses bras. Peu à peu, cependant, il recouvra son sang froid et examina la blessure de la jeune fille. Un cri de joie sortit de ses lèvres ; il s'aperçut que la lésion n'était pas profonde, que la balle avait dévié sans attaquer le crâne et fait simplement un sillon dans le cuir chevelu.

Un soupir accompagné d'un léger mouvement de la blessée apprit à Harry que ses conjectures étaient vraies.

— Que Dieu soit loué, elle vit ! s'écria-t-il.

Il lui baigna alors le front avec de l'eau, ce qui parut la raviver. Elle ouvrit les yeux, jeta un regard étonné autour d'elle et les referma.

Harry continua ses soins avec le plus grand empressement, lui versant quelques gouttes d'eau entre les lèvres.

Au bout de quelques minutes Nora rouvrit les yeux et essaya de se lever, mais sa tête retomba sur la poitrine du jeune trappeur.



Aussi rapide que l'éclair, Harry laissa glisser ses pieds de chaque côté et se jeta à cheval sur le billot, resserrant ensuite les jambes en dessous. A peine avait-il fait ce mouvement que l'Indien l'imita. Ils se trouvèrent alors assis sur l'arbre au-dessus de l'abîme, à un pas de distance l'un de l'autre.

—Reposez-vous, Melle Nora, lui dit-il à l'oreille, vous êtes en sûreté et grâce à Dieu peu grièvement blessée.

Elle tressaillit et regarda autour d'elle comme pour se rappeler ce qui s'était passé. Levant alors les yeux vers son compagnon, elle demanda :

—Où suis-je ?

Harry le lui dit.

—Alors vous m'avez sauvée des Indiens ? reprit-elle.

—Oui, et j'ai été près de vous tuer. C'est moi qui vous ai blessée.

—Vous ? s'écria la jeune fille.

—Oui, j'ai cru que c'était le sauvage qui se tenait enveloppé dans la peau et vous dans le châle rouge.

—En effet, répondit la jeune fille, il avait pris la fantaisie au Sauvage de mettre le châle rouge et de m'envelopper de sa peau d'ours. Mais, oh, comme ma pauvre tête fait mal !

—Vous y avez une vilaine écorchure. Nora, dit-il, il faut la panser. Ensuite nous essaierons de quitter cet endroit.

Nora tira un mouchoir de toile de sa poche et le jeune

homme li i banda la tête avec soin afin d'arrêter le sang. Il se leva ensuite et allait sauter de l'embarcation sur le rivage quand, soudain, il crut entendre venir des chevaux à travers les bois.

—Je crains que nous ne soyons en danger, dit-il, en se hâtant de sauter sur le rivage. Il nous faut traverser la rivière et nous cacher dans les bois.

En même temps il enlevait la bride à son cheval, et l'animal, qui avait déjà senti l'approche du danger, se laissa conduire à la rivière, dans laquelle, sur le commandement de son maître, il se précipita, nagea jusqu'à l'autre rive et disparut dans les bois.

Rentrant ensuite dans le canot, Harry saisit les rames et se dirigea rapidement vers la rive opposée.

Un arpent ou deux plus haut que l'endroit où le cheval avait atterri, un petit ruisseau se jetait dans la rivière. Il était assez profond et mesurait trois arpents de largeur.

Sur ses bords croissaient des roseaux et des saules dont les branches tombantes l'ombrageaient de chaque côté, sur la longueur d'environ un arpent, ne laissant au milieu qu'un petit canal libre.

Harry vit de suite quel bon asile ce ruisseau lui offrait : il y conduisit son canot et s'abrita dans les roseaux, ayant soin de n'en briser aucun sur son passage.

Les longues branches tombantes se rejoignaient de tous côtés, formant un magnifique arc au-dessus de leurs têtes.

Le jeune trappeur avait résolu de s'arrêter dans ce petit port pour s'assurer de quel danger ils étaient menacés avant d'aller plus loin.

Ils venaient à peine d'y entrer qu'un bruit de voix retentit. Regardant à travers le feuillage, Harry vit une bande de cavaliers Sioux qui s'étaient arrêtés sur la rive pour se consulter.

C'étaient "Buffle Noir" et sa bande. Au milieu d'eux était un prisonnier garrotté, Harry le reconnut de suite pour le lâche "Sac" qui avait enlevé Nora.

L'un d'eux descendit de cheval et examina la terre avec soin, puis ils se réunirent à l'endroit où le cheval s'était jeté à la rivière, et se mirent à faire des signes et à gesticuler d'une manière significative.

Six d'entre eux se jetèrent enfin à l'eau et gagnèrent la rive opposée. Ils examinèrent le rivage jusqu'à ce qu'ils eurent trouvé la trace du cheval. Là, soit qu'ils eussent deviné que le cheval n'avait pas de cavalier, soit qu'ils le soupçonnassent, ils ne suivirent pas la piste du cheval.

Une nouvelle consultation eut lieu, puis les Sauvages parurent avoir l'intention de camper à cet endroit. Ceci inquiéta sérieusement Harry.

Il guetta de nouveau les peaux rouges et bientôt il en vit un certain nombre monter la rivière et d'autres la descendre. Ce que cela signifiait, il n'en savait rien, mais au bout d'une heure, il aperçut deux canots remontant la rivière et quelques minutes plus tard, un autre venant à leur rencontre dans la direction opposée. Il comprit que c'étaient les canots que les peaux rouges étaient allés chercher et ses craintes furent de suite confirmées car il savait ce qui allait arriver.

Se tournant vers Nora, il dit :

—Nous sommes maintenant en grand danger, Nora, cependant avec des précautions nous pourrions encore échapper aux ennemis. Il faut une paire d'yeux bien perçants pour nous voir ici, mais les Sauvages ont tous l'oreille fine et les yeux perçants : si l'un d'eux vient près de nous, ne dites pas un mot et ne bougez pas, même s'il nous découvre. Préparez-vous aussi à être témoin de choses affreuses, qui vous glaçeront de terreur car je ne battrai jusqu'à la mort pour vous sauver... Ah !

Le léger mouvement d'une rame lui fit pousser cette exclamation. En regardant à travers le feuillage, il vit un Sauvage en canot côtoyant les roseaux.

—Qu'est-ce que c'est ? demanda la jeune fille.

—Un Sauvage qui s'avance et je suppose qu'il nous cherche, mais laissez-le venir, et Harry prit son tomahawk et le déposa à ses pieds.

—Harry, dit Nora d'un ton qui montrait combien grande était sa confiance dans le jeune homme, vous êtes un homme brave et noble : que de dangers vous courez pour moi. Mais mon père vous récompensera de toutes les bontés que vous avez eues pour moi.

Harry sourit en regardant la jeune fille. Son sang bouillonnait dans ses veines. Les douces paroles de Nora avaient donné un nouvel élan à l'amour qui croissait dans son cœur. Presque malgré lui, il répondit :

—La faveur que mon cœur désire en récompense de mes pauvres services est précieuse et en votre pouvoir, Nora ; vous et vous seule pouvez me l'accorder. Cependant, il n'est pas probable qu'une jeune fille comme vous fera un pareil don à un trappeur et un homme sans éducation comme moi.

La jeune fille leva les yeux et rencontra ceux de son compagnon. Elle soupçonnait à demi ce dont il voulait parler et une légère rougeur colora ses joues. Ceci en disait plus que des paroles à Harry ; cependant des lèvres tremblantes d'émotion s'ouvrirent pour demander :

—Quel est ce don, Harry ?

—Votre amour, Nora.

La figure de la jeune fille devint cramoisie et les longs cils noirs s'abaissèrent timidement. Harry vit ses lèvres remuer comme pour parler. Le cœur du jeune homme battait moins vite. C'était pour lui un moment solennel, mais avant que Nora put parler, un bruit léger parmi les roseaux les fit tressaillir. C'était un bruit sec ressemblant à celui d'une faux coupant le grain.

Harry regarda vivement et vit le Sauvage de tout à l'heure frôlant les roseaux et passant de temps en temps une longue lance à travers les tiges comme pour chercher un ennemi caché. C'était la cause du bruit qui avait empêché Nora de répondre.

Harry guetta l'Indien et quand il vit qu'il pouvait lancer sa pique jusque dans leur cachette, il s'interposa vivement pour protéger Nora, se plaçant entre elle et la lance.

Il ne fut pas trop prompt.

Un instant après la lance reparaisait et l'atteignait à la joue. Un autre que lui n'aurait pu réprimer un cri, mais Harry avait trop de force, de courage et d'énergie pour perdre un instant son sang-froid. Un petit filet de sang jaillit de la blessure, légère du reste. Harry resta calme comme s'il n'eût pas été blessé et continua à guetter les mouvements du Sauvage dont le corps lui était déjà en partie visible.

Le jeune trappeur ne fut pas peu surpris de voir l'Indien examiner la pointe de sa lance, aussitôt qu'il l'eut retiré des roseaux.

Était-il possible qu'il eût senti le contact de son arme avec la joue du jeune homme ? Pourquoi regardait-il si attentivement la pointe de la lance ? Pourquoi paraissait-il surpris ?

C'est qu'il venait d'apercevoir du sang sur son arme, du sang pour lui apprendre qu'il y avait une créature vivante dans les roseaux.

La situation devenait véritablement critique.

Le sauvage déposa sa lance, et se levant dans l'embarcation, écarquilla les yeux pour essayer de pénétrer l'obscurité. Mais Harry fut bientôt convaincu que son regard n'arrivait pas jusqu'à leur cachette. Le peau rouge, peu satisfait de cet examen, évidemment, tourna la proue de son canot dans les joncs et commença à y pénétrer.

Harry comptait que leur découverte était inévitable et se prépara à tout.

—Nora, dit-il tout bas à la jeune fille, l'ennemi est sur nous et notre salut dépend du silence. Retournez-vous si vous ne voulez pas être témoin d'un drame sanglant.

En même temps il saisissait sa hache d'une main ferme.

Nora frissonna et se cacha la figure dans ses mains.

Le sauvage approchait lentement et avec si peu de bruit qu'on n'entendait rien. Il s'arrêta à un pas environ du canot de nos amis.

Alors, le tomahawk à la main, il se pencha légèrement en avant et regarda dans le petit port.

Harry vit les pupilles de ses yeux noirs et brillants se dilater peu à peu, en attendant qu'elles fussent habituées aux ténèbres. Il voyait les veines gonflées de ses bras et de sa poitrine ainsi que les grimaces nerveuses de sa figure occasionnées par la crainte et l'incertitude.

Ils demeurèrent ainsi tous deux, un moment, puis les yeux de Harry et ceux du sauvage se rencontrèrent comme les lames de deux épées.

Pas un mot ne sortit de leurs lèvres, mais leurs tomahawks se levèrent par un même mouvement et retombèrent en même temps.

### CHAPITRE X

HENRI ROCHE DUPÉ.

—Roche! Henri Roche, au nom de Dieu, viens ici!

Une voix sortant du tombeau aurait-elle appelé Henri Roche qu'il n'aurait pas tressailli plus violemment qu'en entendant ce cri.

Il regarda autour de lui, les lèvres tremblantes de frayeur et la figure pâle comme un mort.

Moitié assise, moitié appuyée contre une grosse pierre, le chef bandit vit une femme revêtue d'un costume étrange, qui tenait autant des habits de l'indienne que de la femme civilisée.

Si sa voix l'avait fait tressaillir de peur, sa vue eut un effet beaucoup plus étonnant sur lui. Elle le paralysa littéralement de terreur.

Stupéfait, il regardait cette femme qui le fixait avec le regard glacé d'un cadavre.

L'infortunée était affreusement amaigrie, mais ses traits, et ses grands yeux indiquaient qu'elle avait dû être autrefois une belle femme. Elle devait être âgée de quarante à cinquante ans. Quelques fils argentés sillonnaient les tresses d'ébène de sa chevelure et tout son être portait l'empreinte de la peine et de la douleur.

Pourquoi Henri Roche regardait-il, étonné, et les dents s'entrechoquant de peur, une pauvre femme sans défense?

—Viens plus près de moi, viens plus près, Henri Roche, dit la femme en voyant qu'il ne bougeait pas. Viens, tu n'as pas besoin d'avoir peur. Je me meurs victime de ton inhumaine trahison et de ta méchanceté.

Roche respira plus librement. Bien que la voix et la figure de la femme l'effrayât, il se sentit plus à l'aise quand elle dit qu'elle se mourait; tout en elle semblait en effet confirmer cette assertion. Son courage revint: il ne craignait pas une femme mourante, et s'avançant vers elle il examina de plus près la figure pâle tournée vers lui.

C'est alors qu'il éprouva ce sentiment de profonde et solennelle angoisse qui vous empoigne près du lit de la mort, alors qu'on contemple la figure livide et glacée du mourant—sentiment qui touche le cœur le plus dur.

La figure amaigrie de la femme conservait une expression calme. Ses fines narines étaient dilatées et violettes, et ses lèvres, dépourvues de sang, fermées sur ses dents perlées. Ses yeux! Qui pourrait peindre l'expression des yeux d'une personne qui dit adieu à la vie, dont le regard cherche une nouvelle transformation au-delà du tombeau?

—Ciel! s'écria Roche, est-il vrai? Est-il possible que ce soit toi que je vois ici mourante, Cécile Gray?

—Oui, c'est possible, répondit la femme faiblement.

—Comment es-tu venue.....

—Je suis venue te chercher, Henri Roche, dit-elle en l'interrompant, et le ciel nous a enfin mis en présence. Roche, tu es l'auteur de ma misère et de mes douleurs.

—Pas de tout, fière Cécile, tu as commencé par rejeter mon amour. Je t'ai, alors, dit que je me vengerais et j'ai tenu parole. J'ai dit que Willis Gray ne vivrait jamais avec toi ni toi avec lui, comme mari et femme. Tu savais que le sang bouillant et vindicatif d'un espagnol coulait dans mes veines, et tu n'aurais pas dû me provoquer.

—Mais, Roche, je ne t'aimais pas.

—Et tu n'aimais pas Gray non plus. Ce sont ses richesses

que tu as épousées. Cela m'a provoqué encore plus, et quand je te vis concentrer ton affection sur ton premier-né—l'enfant de Willis Gray—alors j'ai résolu de faire saigner ce cœur inconstant, en volant l'enfant et le cachant pour que jamais vous ne le retrouviez. Cela, je l'ai accompli et encore plus: je t'ai séparé de Gray. Ma vengeance a été complète.

—Oui, oui, je l'admets, Roche, reprit la femme avec un regard glacé et égaré, qui le fit frissonner. Je n'ai plus que quelques minutes à souffrir. Laisse-moi mourir contente et heureuse.

—Si je puis faire quelque chose pour te consoler, maintenant que tu es mourante, je le ferai avec plaisir, dit Roche.

—Tu peux le faire en me disant si mon enfant vit encore et où elle est.

Un sourire de triomphe passa sur la figure du bandit et il répondit:

—Je suis heureux, Cécile, de pouvoir te donner ce renseignement à tes derniers moments. Mais si tu avais vécu vingt ans de plus, je ne l'aurais jamais fait—non jamais.

—Oh! Henri Roche! la vengeance du ciel tombera aussi lourde sur ta tête que la tienne est tombée sur mon cœur. Mais, dis-moi, pour l'amour du ciel, mon enfant vit-elle encore?

—Elle vit.

—Que Dieu soit loué! Mais où est-elle?

—Je crains que ma réponse ne te console pas beaucoup, Cécile.

—C'est ma dernière demande, je t'en prie, réponds-moi, supplia-t-elle, ses mains amaigries tendues et suppliantes.

—Elle est, dit Roche, dans le village sioux, et c'est la fille adoptive du chef "Buffle Noir." Elle est devenue une bien belle femme et lorsque j'irai au village elle deviendra l'épouse de celui que sa mère a rejeté.

Un gémissement sortit des lèvres de la femme et un éclair de vengeance brilla dans ses yeux.

—Henri Roche, cria-t-elle, touche un seul cheveu de sa tête, et la colère du ciel t'écrasera.

Le bandit sans cœur sourit d'une façon moqueuse et répondit:

—Tu ne devrais pas te servir de paroles aussi amères, Cécile, quand bientôt tu vas paraître au jugement de Dieu. Parlons raison à présent, oublie le passé et...

—Jamais! Va-t-en! Laisse-moi, scélérat et sans cœur! s'écria la femme. Ta présence m'est odieuse.

Roche tourna sur ses talons et partit comme une personne dans un accès de somnambulisme. Il s'éloignait sans paraître savoir ce qu'il faisait. Son agitation était extrême. Bientôt quelque chose le poussa à s'arrêter et à regarder en arrière.

Il tressaillit et poussa un cri de stupeur.

Il avait été trompé, dupé.

La femme supposée mourante était debout, tenant un fusil dirigé vers lui.

Rapide comme la pensée, le scélérat se jeta de côté. Le coup partit et le plomb passa en sifflant près de lui sans l'atteindre.

Ha! Ha! Cécile! cria Roche en riant, tu vises comme tu meurs, faussement. Tu m'as finement attaché le secret, mais il ne te servira à rien. Tu ne me suivras plus à la piste; cette fois-ci tu vas mourir pour de bon.

Et le misérable épaula sa carabine.

La peur sembla s'emparer, cette fois, de la femme qui courut vers le ruisseau et sauta dans l'eau. Elle tomba sur un objet noirâtre que l'on voyait à fleur d'eau; alors avec un rire moqueur et avant que Roche put faire feu, elle disparut comme si le lit du ruisseau s'était entr'ouvert pour la recevoir.

Roche baissa son arme juste à temps pour voir s'enfoncer dans le ruisseau l'objet noirâtre sur lequel elle avait sauté. Il écouta et n'entendit que le murmure des rapides à quelques pieds plus bas.

Roche resta un moment anéanti, pétrifié. Jamais il n'avait été témoin d'une pareille disparition. A la fin, il eut le cou-

rage de s'approcher et d'examiner l'endroit où Cécile Gray paraissait avoir été engloutie. Il vit que l'eau était un peu plus boueuse qu'ailleurs et que le sable et les graviers avaient été dérangés, mais c'était tout ; le lit du ruisseau paraissait ferme et dur.

Quel mystère pouvait-il y avoir là ? Le ruisseau était-il fréquenté par des revenants ? Cette femme était-elle le spectre de Cécile Gray ?

Plus Roche essaya d'éclaircir le mystère, plus il resta confondu. A la fin la peur le prit et il se mit à fuir, comme si une légion de diables avaient été à ses trousses.

Il ne s'arrêta que lorsqu'il fut rendu à son camp.

Mes amis, cria-t-il, il faut partir ce soir même. Il nous faut être au village de "Buffle Noir" demain, au soleil couchant. Et je veux, Dubois, se tournant vers le guide, que tu descendes la rivière jusqu'à ce que tu aies trouvé la piste de "Buffle Noir," alors tu le rejoindras. Dis-lui d'envoyer à son village la moitié de ses guerriers, ou au moins autant qu'il en faudra pour le garder. Dis-lui aussi de pas abandonner la poursuite de "l'Œil d'Epervier" et de la jeune fille. Pour cela, il n'aura besoin que de quelques hommes. Pars !

Ses ordres étaient ceux d'un homme pressé et inquiet.

Dubois sauta à cheval, et, quelques minutes après, il galopait déjà le long de la rivière. Roche et le reste de ses hommes se mirent aussi en route, prenant la direction du village de "Buffle Noir," situé sur le lac Okibogie, à plusieurs lieues vers le nord.

La figure et le regard lugubre de Cécile Gray restaient présents à l'esprit de Roche qui ne pouvait parvenir à chasser cette terrible vision.

## CHAPITRE XI

### LA LUTTE SUR L'EAU

Les tomahawks de Harry et de l'Indien, étaient tombés ensemble. On entendit un bruit sourd, puis une plainte étouffée et les roseaux s'agitèrent pendant que les deux canots s'entrechoquaient.

Nora leva la tête et vit son jeune protecteur légèrement penché en avant et sans blessures. Dans sa main il tenait un tomahawk couvert de sang, et tout près de lui, spectacle horrible, le sauvage, le crâne ouvert, gisait renversée sur le bord de l'embarcation. Un ruisseau de sang coulait de l'affreuse blessure.

Harry avait échappé presque miraculeusement à la hache de l'Indien. Quand les deux armes tombèrent ensemble, le sauvage était debout et plus grand que son jeune adversaire, la hache de ce dernier l'atteignit avant qu'il put frapper et il fut renversé du coup, son tomahawk effleurant toutefois la figure de Harry.

— Nora, dit celui-ci, je vous avais prévenue que ce serait terrible. La nécessité ne connaît pas de loi.

— Vous avez défendu votre vie et la mienne, répondit en frémissant la jeune fille. C'est affreux mais j'avais déjà entendu parler des horreurs du service des frontières. Cependant je sens que je suis un fardeau pour vous et je crains de vous coûter la vie.

— Vous, un fardeau ! ma jolie Nora, s'écria le jeune homme avec enthousiasme, alors je veux le porter avec la plus grande joie. Ne pensez pas qu'il puisse en être autrement. Ma seule crainte est que je ne puisse pas vous être utile assez longtemps.

Si les Indiens ne font pas d'autres recherches dans le ruisseau nous leur échapperons peut-être. Mais j'ai peur que l'absence de leur compagnon ne les porte à en chercher la cause.

Le jeune trappeur se mit de nouveau à guetter. Il vit plusieurs sauvages côtoyer la rivière en canots, pendant que d'autres marchaient sur la rive, examinant chaque pierre et chaque brin d'herbe pour essayer de découvrir une piste. Mais ce qui causait le plus d'inquiétude à Harry, c'était de voir une bande de sauvages debout sur la rive et les yeux fixés sur l'endroit où l'infortuné peau-rouge avait pénétré à travers les roseaux.

Il savait que si le sauvage ne reparaisait pas bientôt ils viendraient à sa recherche et comme il avait ouvert un large passage dans les roseaux, ils n'auraient aucune difficulté à le trouver. Harry résolut alors de chercher un autre lieu de refuge dans les roseaux.

S'emparant de la lance et du tomahawk de l'Indien mort, notre héros sépara les tiges en avant de son canot et le poussa dans l'ouverture ainsi faite, prenant grand soin de remettre les roseaux dans une position naturelle, dès qu'il s'était avancé de quelque verges.

De cette façon, il conduisit son canot à deux arpents environ de l'endroit où était l'Indien mort, et, à la fin, il se trouva dans une espèce de petite baie d'environ dix pieds de largeur où les roseaux et les autres plantes aquatiques étaient beaucoup plus élevés qu'ailleurs. Les longues tiges s'inclinant en dedans, tout autour de la petite baie, formaient ainsi une grotte parfaite de verdure et leur offrait une excellente cachette.

Harry décida de s'arrêter là ; mais il y avait une muraille si épaisse de tiges entre eux et les ennemis que l'on ne pouvait plus voir ces derniers. La seule ressource de nos amis était d'attendre le départ des sauvages ou de rester cachés jusqu'à la nuit et alors d'essayer d'opérer leur fuite. Le jour heureusement, touchait à sa fin, et les ombres de la nuit ne tardèrent pas à envelopper complètement la prairie et le ruisseau.

Le vent s'était levé sur le soir et une fraîche brise soufflait du sud. Le firmament couvert de nuages, annonçait une nuit sombre, accorpnée peut-être d'une de ces pluies torrentielles d'automne, si communes dans le pays.

Assis du côté du vent, Harry entendait un son qui dominait le bruissement des roseaux et lui disait que les Indiens étaient encore sur la rive.

Au moment où le jeune trappeur allait essayer de sortir des roseaux il entendit un bruit de rames, à dix pas au plus de l'endroit où ils étaient cachés.

Les peaux rouges étaient évidemment encore à leur poursuite, cherchant à s'assurer ce que leur frère absent était devenu.

Le bruit des avirons effleurant les roseaux continua à se faire entendre, le nombre des chercheurs paraissant augmenter de minute en minute. Pas un seul d'entre eux, cependant, ne prononçait une seule parole. A la fin, Harry distingua le bruit que fait un canot en pénétrant au milieu des roseaux et par la direction du son, il comprit que les Indiens avaient trouvé l'endroit où leur frère était mystérieusement disparu. Cette supposition fut confirmée par une sourde exclamation de surprise et de rage qui annonça la découverte du cadavre du sauvage.

On n'entendit plus rien que le bruissement des roseaux après cette découverte, mais ce silence était de mauvais augure. Avertissant Nora de leur péril imminent, Harry se tint de plus en plus en éveil.

Une heure s'écoula sans apporter de changement, puis, tout à coup, notre jeune ami entendit un léger clapotement de l'eau près de lui. Il essaya de percer les ténèbres de ses yeux, et ne fut pas peu surpris d'apercevoir deux yeux scintillant dans l'ombre à moins de trois verges de son canot. Ils brillaient presque à la surface de l'eau et bientôt il vit une tache noire qu'il prit pour la tête d'un Indien dont tout le reste du corps était dans l'eau.

Sans bruit, Harry saisit la lance du guerrier mort et, tirant l'arme à lui, la lança de toute sa force.

Un cri affreux retentit, un cri qui figea presque le sang de Nora dans ses veines, mais en petite héroïne qu'elle était, elle ne fit entendre aucune exclamation, ni ne s'évanouit ; elle se rapprocha cependant de son jeune protecteur.

Harry avait lancé la pique de manière à percer la poitrine du sauvage et il vit de suite que le coup avait été fatal. Lâchant sa lance, il saisit vite les rames pour fuir, car il savait que le cri du mourant allait attirer d'autres sauvages. Mais, à ce moment, Nora vit une longue paire de bras sortant des roseaux derrière Harry, saisir ce dernier et le jeter dans l'eau, où une lutte affreuse s'engagea aussitôt.

La brave et noble jeune fille, se rappelant la demande du jeune trappeur, ne poussa pas un cri, mais, les mains jointes sur son cœur, elle se mit à prier Dieu avec toute la ferveur de sa jeune âme, pour le salut de Harry.

Le combat de ce dernier contre l'être inconnu, qui n'était autre qu'un sauvage, était des plus désespérés. Ni l'un ni l'autre des combattants ne laissait entendre une parole ou un seul cri, mais le clapotement de l'eau, le craquement des roseaux et le bruit sourd des coups, accompagnés de celui de la respiration haletante des deux adversaires, prouvait qu'il s'agissait d'une lutte à mort.

Pauvre Nora. Elle était assise seule, tremblante de peur, et quand elle eut invoqué le ciel pour le salut de son protecteur, elle se pencha en avant et essaya de se rendre compte de la situation dans l'espoir de pouvoir aider Harry.

Le combat dura encore quelques minutes, mais peu à peu les coups devinrent plus faibles et moins nombreux. Puis, on entendit un grand soupir, un râle sourd et le bruit cessa presque aussitôt.

L'un des combattants se noyait. Mais lequel? Était-ce l'Indien ou Harry? se demandait Nora tremblante.

Elle voulait appeler Harry pour savoir s'il était vainqueur, mais la peur d'augmenter encore le danger, s'il était vivant, l'en empêchait.

Elle attendait. Le vent avait cessé de souffler dans les roseaux comme pour rendre plus horrible encore ce moment d'affreuse attente.

Un silence profond, aussi effrayant que celui du tombeau régnait partout.

Dix minutes s'écoulaient.

Nora entendit ensuite un faible bruit comme celui que ferait un être vivant nageant dans l'eau. Ce bruit se rapprochait du canot dans lequel elle était assise.

Qui était ce? L'Indien ou Harry?

Le bruit devenait de plus en plus distinct. Tout à coup elle sentit le choc communiqué au canot par une main qui s'y cramponne et elle aperçut un objet noir à deux pas d'elle.

C'était une tête humaine. Peut-être Harry blessé et incapable de parler.

Elle se pencha en avant jusqu'à ce que sa figure touchât presque celle de l'inconnu et lui regarda dans les yeux.

Comme un ressort vivement détendu, elle se rejeta en arrière. C'était la tête et la figure d'un sauvage hideux.

Cette fois, la nature l'emporta et, incapable de contenir plus longtemps son émotion, elle poussa un violent cri de terreur.

## CHAPITRE XII

“CŒUR BRISÉ” ÉTAIT-IL UN TRAITRE?

Le soleil se leva brillant et chaud dans un ciel sans nuage et jeta une clarté plus vive que d'ordinaire sur le petit village “d'Aile Rouge.” Les habitants s'étaient levés de bonne heure ce matin-là, car leur chef avec quelques guerriers devaient accompagner “Vieux Bonhomme” et l'étranger masqué “Cœur Brisé” au village Sioux, pour leur aider à enlever leurs enfants.

Le chef avait choisi trente de ses meilleurs hommes pour l'expédition, chacun d'eux monté sur un “pony” et armé pour la circonstance.

“Vieux Bonhomme” se procura un cheval pour “Cœur Brisé,” qui arriva à l'aurore, enveloppé et masqué comme la veille.

Tous montèrent bientôt à cheval et défilant dans la vallée, se dirigèrent vers le nord, à travers les bois. Ils marchaient à la file, à l'exception de “Vieux Bonhomme” et de “Cœur Brisé” qui chevauchaient côte à côte, à l'arrière de la cavalcade.

Le vieux trappeur pouvait maintenant mieux examiner son compagnon masqué. Ce dernier était au-dessous de la taille moyenne et avait les mains petites, mais bronzées comme celles d'un Indien. Sa tête était toujours couverte d'une espèce de capeline et sa figure d'un masque de cuir à travers

les trous duquel deux yeux brillaient comme des charbons ardents. Le masque était si bien attaché à la capeline que ni le vent ni un accident ne pouvait l'en arracher.

Il paraissait étrange au vieux trappeur que cette personne inconnue se cachât ainsi. Il se demandait jusqu'à quel point cela aiderait cet homme à sauver son enfant. Cela devenait mystérieux pour le vieux trappeur et il ne pouvait pas, pour des raisons inconnues, s'empêcher de penser qu'il fallait surveiller cet homme. Il n'aurait pas eu confiance en lui si ce n'avait été de la révélation qu'il lui avait faite de sa vie passée et de la véracité dont il avait fait preuve. Cela le convainquit que le récit de la captivité de son enfant dans le village Sioux était vraie.

Ils parlèrent de choses et autres, bien que l'étranger masqué ne fut pas très communicatif et entamât rarement un sujet de conversation. De temps à autre, “Vieux Bonhomme” surprenait les yeux brillants de l'étranger fixés sur lui avec une intensité étrange.

—Avez-vous beaucoup d'espoir que nous pourrions sauver nos enfants? demanda enfin le vieux trappeur.

—Oui, ami trappeur, répondit l'étranger. La majorité des Sioux, avec leur chef “Buffle Noir” sont maintenant sur le sentier de la guerre et si nous atteignons le village avant leur retour, nous pourrions réussir sans beaucoup de difficulté.

—Ça va prendre presque deux jours pour arriver à leur village, répliqua “Vieux Bonhomme,” mais en voyageant le soir nous gagnerons du temps. Mais, “Cœur Brisé,” comment avez-vous appris que mon enfant est captive parmi les Sioux?

—Je l'ai appris des lèvres de l'homme qui a séparé votre famille et détruit votre bonheur, dit “Cœur Brisé” en fixant ses yeux brillants sur le vieux trappeur.

—Ah! alors vous savez qui a gagné l'affection de ma femme infidèle?

—Infidèle! s'écria “Cœur Brisé.” Ami trappeur, vous êtes injuste envers votre femme. Elle ne vous a jamais été infidèle.

—Comment! Sur quelles preuves vous appuyez vous pour faire une pareille assertion?

—Sur l'autorité de la vérité, d'abord, et sur les preuves de plusieurs personnes. Non, votre femme et votre enfant ont été enlevés de votre demeure dans l'Ohio par un homme que l'infortunée avait rejeté quand elle vous a épousé. Le scélérat savait que vous étiez absent par affaire et profita de l'occasion pour se venger de vous et de votre femme. Il contrefit une lettre supposée venir de vous, disant que vous étiez malade dans la ville de Hanvoo, sur le Mississipi, et qu'il vous désiriez qu'elle se hâtât d'accourir auprès de vous. Elle partit, pauvre femme trompée, pour aller soigner son mari bien-aimé. Mais, près de l'endroit indiqué, elle fut saisie par une bande de bandits qui la vendirent aux Indiens.

Quelles furent alors les suites de cette terrible affaire? A votre retour, vous avez trouvé votre femme et votre enfant parties et de fausses preuves pour faire croire que vous aviez été abandonné pour l'amour d'un autre. Mais, c'était là un mensonge, ami trappeur, un exécration mensonge.

—Et tu es sûr que c'est là la vérité, “Cœur Brisé”—la vérité complète?

—Oui, toute la vérité, répondit l'étranger masqué.

—Oh! mon Dieu! s'écria le trappeur en soupirant.

—C'est triste, en effet, ajouta “Cœur Brisé,” j'ai eu moi-même des peines semblables aux vôtres sous bien des rapports.

—Vous avez alors toutes mes sympathies mon ami. Mais ne m'avez-vous pas dit que ma femme et mon enfant avaient été vendus aux Indiens?

—Je l'ai dit, mais c'est votre enfant seule qui a été vendue. Votre femme...

—Où est-elle? interrompit le vieux trappeur, très anxieux.

—Si vous réussissez à sauver votre enfant, qui est mainte-

nant devenue une jeune fille, elle vous dira ce qu'est devenue sa pauvre mère persécutée, et confirmera probablement tout ce que je vous ai dit.

— Mon Dieu ! Cela est-il possible ? Cela ressemble tellement à un rêve que je n'y puis croire. Mais ce qui m'étonne le plus, c'est d'apprendre que vous savez tout cela.

— Cela peut vous surprendre, ami trappeur, mais comme je vous l'ai déjà dit, je l'ai appris des lèvres de l'homme qui a été cause de tout ce malheur.

— Cet homme vit-il encore ?

— Oui.

— Est-ce que je le connais ?

— Son nom est Henri Roche.

Un grognement de colère sortit des lèvres du vieux trappeur. Il avait connu Henri Roche dans l'Est, non pas comme ennemi, mais comme un joueur et un débauché. L'espoir de la vengeance sembla animer ses traits ; ensuite, il devint pensif et silencieux. Il songeait à "Cœur Brisé." Il se pouvait qu'il eût été un allié de Roche et qu'étant à la fin devenu une de ses victimes, il se fut tourné contre lui. Mais pourquoi se déguisait-il ainsi ? C'était là une question difficile à résoudre.

A un moment où les prunelles étincelantes de l'étranger étaient fixées sur lui, un soupçon terrible lui traversa l'esprit et il put à peine s'empêcher d'arracher le masque de la figure de l'inconnu. Sa raison reprit cependant le dessus, et si l'étranger masqué était "Henri Roche" il résolut de surveiller ses mouvements de près et de résoudre le mystère de ses étranges actions.

On ne parla plus de la douloureuse affaire, mais le vieux trappeur devint impatient et agité.

La cavalcade continua sa marche, et vers midi, elle déboucha dans une grande prairie s'étendant au loin, verte et onduleuse, à une distance de plusieurs lieues.

On traversa cette prairie, et au soleil couchant, on arriva au bord d'une petite rivière boisée, qui prenait sa source dans le lac Okibogie.

Le camp fut établi là, car il y avait de l'eau et de l'herbe pour les chevaux.

La nuit se passa sans incidents et à l'aurore, tous les hommes de l'expédition étaient en selle, suivant le cours de la rivière dans la direction du nord.

"Vieux Bonhomme" et "Cœur Brisé" chevauchaient encore ensemble, et comme on approchait du village Sioux, ils commencèrent à discuter quel plan il vaudrait mieux adopter pour mener l'expédition à bonne fin. Ne sachant pas à combien d'ennemis ils auraient affaire, ils ne purent rien décider avant de s'être assurés de leur nombre.

Le second jour était en partie écoulé et ils s'étaient arrêtés juste à midi, quand un des gardes signala soudain des cavaliers galopant à travers la plaine et venant dans leur direction.

L'excitation fut grande. On se demandait avec anxiété si c'étaient des Sioux.

Les cavaliers se trouvaient à deux milles, et c'étaient sans doute des Sioux ou des Arapahoes.

"Aile Rouge" remua sa tête ornée de plumes, d'une manière significative, et se tournant vers ses guerriers, les avertit de se préparer au combat.

"Aile Rouge" et sa bande s'étaient arrêtés sous un bouquet de cotonniers, sur le bord de la rivière. Les arbres devaient leur servir d'abri, et le fusil en main, ils rampèrent au milieu des herbes, attendant l'approche de l'ennemi.

"Vieux Bonhomme" remarqua que "Cœur Brisé" semblait agité, et croyant que c'était mauvais signe, il résolut de le surveiller de près. Le soupçon que l'étranger masqué lui avait tendu un piège venait de traverser l'esprit du vieux trappeur.

Celui-ci remarqua encore que "Cœur Brisé" surveillait attentivement les sauvages qui approchaient, et quand ils apparurent, sortant de derrière une petite colline, à un demi-mille de distance, le mystérieux étranger se glissa du bouquet

d'arbres, et se montrant aux cavaliers, tira un foulard rouge de son sein et l'agita vivement en l'air au-dessus de sa tête.

— Traître ! cria "Vieux Bonhomme" furieux, et en même temps sa carabine était braquée sur la poitrine de "Cœur Brisé."

## CHAPITRE XIII

### A TRAVERS LE FEU.

Au moment où le cri de Nora retentit, le sauvage se cramponnait au rebord du canot, essayant de monter dans l'esquif. Mais au même instant, les roseaux s'écartèrent, le bruit d'un coup retentit, et des lèvres du sauvage sortit un hurlement épouvantable qui glaça le sang dans les veines de Nora.

Elle sentit le peau-rouge lâcher prise et tomber en arrière comme une masse. Puis, une autre silhouette se dessina, approcha et sauta dans le canot.

— Nora !

La jeune fille réprima à peine un grand cri. C'était la voix de Harry.

— Oh ! Harry ! s'écria-t-elle, j'ai eu si peur que vous ayiez succombé ! Mes prières pour votre délivrance ont été entendues ! Mais êtes-vous blessé ?

— Pas du tout, je n'ai même pas une égratignure, mais j'ai soutenu un rude combat contre cette canaille.

— Mais vos habits sont mouillés, Harry, vous allez avoir le frisson et prendre du froid, répondit-elle.

— Oh non ; le péril que nous courons va exiger assez de besogne pour me tenir le sang chaud. Mais ceci n'est rien : bien des fois je me suis tenu caché pendant des nuits entières dans les marais, pour échapper aux peaux-rouges. Je suis endurci à la misère. Il faut cependant essayer de nous sauver de suite. Ah ! j'entends les sauvages qui approchent à travers les roseaux.

Cette conversation tenue à voix basse venait d'être interrompue par un craquement à travers les roseaux secs.

S'asseyant alors à la proue du canot, le jeune trappeur sépara les roseaux et tira le canot dans l'ouverture ainsi faite. Il avança de cette façon à une distance de quelques arpents, puis s'arrêta pour écouter.

Il entendit les Indiens parler avec grande excitation, évidemment autour des cadavres de leurs camarades. Il comprit aussi qu'ils étaient dans le doute sur la force numérique de l'ennemi et qu'ils avaient entendu le cri de Nora.

Le jeune homme écouta attentivement dans l'espoir de s'assurer quels moyens les sauvages allaient prendre pour déloger leurs ennemis, mais hélas ! il fut désappointé. Il les entendit mettre dans leurs canots les cadavres de leurs frères et se diriger ensuite vers le rivage.

Harry savait que les sauvages auraient recours à d'autres moyens pour les faire sortir de leur retraite, bien qu'il n'eût encore aucune idée de ce que seraient ces nouveaux moyens.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Aussi Harry songea-t-il de suite à quitter l'ombre des roseaux. Il était maintenant arrivé à un endroit, où il devenait plus difficile d'avancer ; les roseaux, pénétrant à travers les branches tombantes des arbres, étaient desséchés par l'automne, et les eaux, moins profondes, obstruées par des paquets de mousse et des touffes de longues herbes.

Harry continuait toujours son œuvre avec courage, s'arrêtant de temps en temps pour écouter ; mais le vent, qui s'élevait et soufflait à travers les roseaux et la forêt, interceptait tous les sons. Il n'entendit plus rien qui parut venir du côté de l'ennemi. Le silence de ce dernier l'inquiétait fort. Il le savait activement occupé, et lorsqu'il vint à songer à la sécheresse des roseaux et au grand vent qui soufflait à travers la rivière, une idée terrible lui vint à l'esprit.

Comme une personne dont la vie dépend de la rapidité de ses actions, le jeune homme poussa le canot en avant avec une vigueur et une précipitation extraordinaires.

Soudain, un cri de terreur sortit des lèvres de Nora.

Harry se retourna vivement, et vit d'un coup d'œil que ses craintes avaient été réalisées.

Les sauvages avaient mis le feu aux roseaux du côté du vent. Un rideau de flammes, atteignant presque le sommet des arbres, venait s'abattre sur eux avec un grondement horrible.

Se sauver devant cette masse de feu était impossible.

Deux minutes plus tard, le ruisseau serait complètement dépourvu de sa frange de roseaux par cette vague enflammée.

#### CHAPITRE XIV

##### UN MOMENT AFFREUX.

La mort, une mort horrible par le feu menaçait les deux fugitifs. Impossible de fuir : sous eux, l'eau, autour, les roseaux destinés à alimenter les flammes. C'était, en vérité, un moment terrible.

La figure pâle et les yeux allumés, Harry regardait la vague rouge qui allait bientôt l'envelopper ainsi que la pauvre jeune fille à son côté.

— Oh ! Harry ! nous allons périr !

Ces paroles de la jeune fille tirèrent Harry de sa stupeur. Toute sa nature virile se réveilla, et il regarda vivement autour de lui. Il n'y avait certes pas de possibilité de fuir. Ses yeux tombèrent sur le châte de Nora. Il le savait et le plongea dans l'eau, disant en même temps à Nora de se jeter dans le fond du canot.

La jeune fille obéit sur le champ, et bientôt le châte mouillé la couvrit toute toute entière. Elle comprit le but du jeune homme.

— C'est votre seule chance de salut, Nora, dit Harry.

Ramassant ensuite une quantité de mousses vertes à la surface de l'eau, il les étendit sur la jeune fille, tout en les laissant dépasser les rebords de l'embarcation, afin de préserver celle-ci des flammes.

La pauvre jeune fille se sentit incapable de remuer sous sa couverture humide.

Mettant son fusil dans le canot, le jeune homme dit à Nora de ne pas changer de position jusqu'à ce que le feu fut passé, puis il sauta dans le ruisseau pour se cacher lui-même.

Le torrent de flammes avançait toujours, augmentant de force dans sa course.

Tous les roseaux étaient rasés par les flammes qui balayaient tout devant elles. Aucune traînée de fumée ne suivait le feu, car le vent le poussait en avant. Après le passage du feu, l'eau restait noire de cendres et couverte d'étincelles comme des milliers de paillettes d'or reposant sur les tiges qui brûlaient encore à la surface de l'eau.

Trois canots remplis de sauvages suivaient de près la traînée de feu.

Un éclair de féroce triomphe brillait dans leurs petits yeux de serpent ; leurs corps à demi-nus et leurs figures barbouillées leur donnaient une apparence grotesque et diabolique à la lueur de l'incendie.

Ils examinaient avec empressement la surface des eaux, cherchant les restes du canot ou les corps calcinés de leurs ennemis.

Tout à coup, ils poussèrent un hurlement de joie. Les flammes venaient de passer sur un petit esquif qui se balançait comme un bécot sur la rivière.

Comme des flèches, les canots sauvages furent lancés en avant et entourèrent la petite barque. Ils regardèrent dedans mais il n'y avait aucun être humain. A l'avant, était un fusil dont le canon fumait et le reste paraissait couvert de mousses fumantes.

"Epervier Gris" le sous-chef de "Buffle Noir" et ses guerriers demeurèrent immobiles pour quelques instants, regardant avec des yeux étonnés autour d'eux.

Où était l'ennemi qu'ils avaient espéré trouver ? Il ne pouvait être sorti des roseaux car des guerriers avaient été placés sur les bords de la rivière.

Le chef jeta de nouveau les yeux sur le canot, hésitant à croire que l'ennemi ne fut pas là. Il prit alors la mousse par poignées et la jeta hors de l'embarcation.

A la dernière poignée, un cri de surprise s'échappa de ses lèvres. Dans le fond du canot apparaissaient les contours d'une forme humaine enveloppée dans une couverture de laine rouge.

Parmi les sauvages se trouvait le guide des bandits, Uric Dubois, qui venait de rejoindre les Indiens, suivant les ordres de Henri Roche, dont il apportait le message pour "Buffle Noir." Ce dernier, avec ses principaux guerriers, était parti de suite pour son village, laissant "Epervier Gris" à la poursuite de la jeune fille et de Harry. Dubois était resté pour aider aux recherches, et, à peine eut-il vu l'objet rouge dans le canot, qu'il reconnut le châte craмоisi de Nora.

De suite, il se pencha et l'enleva, et, dans le fond du canot, on aperçut la jeune fille gisant inanimée.

— C'est elle ! s'écria Dubois. C'est la fille que ce possédé "Œil d'épervier" a enlevé de notre wagon.

— Waugh ! cria le chef, de cette façon particulière aux sauvages, elle est morte.

— Je ne le crois pas, chef, répondit Dubois, elle était bien protégée. Les flammes ne pouvaient pas pénétrer à travers cette mousse et ce châte humides. Levez-la, chef.

"Epervier Gris" sauta dans le canot et prit la jeune fille dans ses bras. Il vit qu'elle n'était pas morte. Les flammes ne l'avaient pas touchée, tellement elles étaient passées vite. Elle avait perdu connaissance de frayeur et sans doute aussi par suite de la chaleur et de la fumée.

Le chef prit de l'eau dans le creux de sa main, et lui en jeta à la figure pendant que Dubois sortait un petit flacon d'eau de vie et lui versait quelques gouttes du liquide entre les lèvres.

Un léger mouvement des membres de la jeune fille annonça qu'elle reprenait connaissance.

— Mais "l'œil d'épervier" qu'est-il devenu ? dit Dubois, en apercevant le fusil du jeune trappeur. C'est lui qui a tout arrangé ça.

— Que mes guerriers cherchent "l'œil d'épervier," dit le chef, il n'est pas loin, ses mains ont étendu la mousse verte sur la jeune fille pâle avant de partir. Il est aussi rusé que le renard et difficile à tuer. S'il a été assez fin pour sauver la vie de la jeune fille il ne manquera pas de sauver la sienne.

Le feu avait maintenant atteint l'extrémité nord de la rivière et s'éteignait faute d'aliment. Obéissant à leur chef, les guerriers sondèrent la rivière dans l'espoir de trouver le jeune trappeur mais leur recherche fut vaine. A la fin quand la lueur des derniers roseaux en feu disparut, ils virèrent de bord et retournèrent à leur camp, sur le rivage.

Nora Gardet revint lentement à la vie, et quand elle put se faire une idée de sa situation, elle se trouva sur un lit de couvertures et de peaux, devant un feu ardent. Elle coordonna alors ses pensées et songea tout à coup à Harry. Poussant un cri, elle bondit sur ses pieds, mais une lourde main s'appesantit à ce moment sur son bras, et une voix rude lui dit d'un ton adouci :

— Que la jeune fille au visage pâle repose en paix. Elle ne peut pas se sauver. Elle est au pouvoir et dans le camp "d'Epervier Gris."

Nora regarda le sauvage avec des yeux étincelants. Elle vit qu'elle était bien en son pouvoir mais elle n'eut pas peur et ne perdit pas courage. Le mépris et l'indignation dominèrent ses craintes et ses émotions. Elle fut elle-même surprise de son courage et de son sang froid.

Un moment, elle regarda le chef en face, et elle le fixa de son regard jusqu'à ce qu'il fut obligé de baisser la vue. Ensuite, ses yeux examinèrent chaque personne autour d'elle. Ce court examen lui en dit plus que des paroles.

Harry n'était pas là. Avait-il échappé aux flammes ? Une voix lui dit intérieurement qu'il devait s'être sauvé et une prière de reconnaissance s'éleva de son jeune cœur.

Dans ses regards inquisiteurs et au faible sourire qui parut sur ses lèvres, "Epervier Gris" sembla deviner la pensée et les émotions de la jeune fille.

— Tu n'as pas besoin de chercher "l'œil d'épervier"

autour d'ici. Son corps repose dans la rivière et sa chevelure orne en ce moment la ceinture "d'Épervier Gris," et, avec un éclair de joie infernale sur sa figure barbouillée, il toucha de son doigt une chevelure sanglante qui pendait à sa ceinture.

Mais c'était le dernier mensonge qu'"Épervier Gris" devait proférer car à l'instant même, il poussa un cri et tomba mort aux pieds de la jeune fille.

## CHAPITRE XV

### SUR LA PISTE.

De bonne heure, le matin qui suivit les événements que nous venons de raconter, une troupe de cavaliers levait le camp sur la grande prairie, à plusieurs milles au sud du Lac Boyer.

C'étaient des blancs, et à peu d'exceptions près ils portaient tous le même costume—l'uniforme de la cavalerie américaine.

Ils étaient aussi très bien armés et montaient des chevaux qui paraissaient avoir fait une longue course.

Un homme vêtu d'habits de peau de daim guidait les soldats. Ses yeux examinaient attentivement le terrain, car il suivait les traces du wagon de Henri Roche.

À l'arrière de l'escadron chevauchaient deux personnes en habit civil, et à en juger par leur apparence elles n'étaient pas habituées aux rudes excursions des frontières. En effet, le plus âgé de ces deux hommes était Calvin Gardet, le père de Nora, l'autre, le neveu de M. Gardet et un aspirant à la main de sa cousine Nora.

Richard Parker, c'était le nom du jeune homme, avait accompagné Nora et son père de l'état de l'Ohio au fort, où ils devaient être pour quelques jours les hôtes du major Gardet, frère de Nora.

Quand la disparition de la jeune fille fut annoncée, Richard fut le premier à offrir ses services pour aller à sa recherche. Le père n'avait aucune objection aux attentions qu'il montrait à sa fille, car il savait que cette dernière ne les lui rendait pas et qu'elle n'avait pour lui que de l'amitié.

Richard avait à peine vingt-deux ans, il était doué d'une nature enthousiaste et d'un esprit vif et chevaleresque.

—Que dites-vous, mon oncle, demanda-t-il, ces traces de wagon ont-elles été faites ces jours derniers?

—Certainement, répondit M. Gardet, du moins notre guide et notre éclaireur l'assurent, et on ne saurait douter de leur parole.

—Alors, nous pourrions rejoindre l'ennemi, qu'il soit Indien ou Blanc, avant ce soir.

—Oui, répondit Gardet, mais nous sommes aussi exposés à décorvrir que nous suivons les traces d'honnêtes commerçants. Dans tous les cas, Lubin, l'éclaireur, est sûr que nous suivons ceux qui ont enlevé Nora. Je le sais, il a étudié l'affaire de très près et il est convaincu que l'enlèvement a été concerté entre des bandits et le jeune éclaireur Ulric Dubois, qui manque en ce moment au poste. Le fait de trouver le chapeau de Nora dans la rivière et non son corps a convaincu Lubin qu'elle avait été enlevée et que le chapeau avait été déposé sur la rive et le sable, dérangé afin de détourner les soupçons. D'après la route qu'ils ont prise, en quittant le bois où nous venons de camper, l'éclaireur craint qu'ils ne se soient dirigés vers la caverne de voleurs de "Vieux Rat." S'il en est ainsi j'ai bien peur de ne plus revoir ma pauvre enfant.

—Nous le saurons bientôt, si leurs traces continuent à être aussi distinctes.

—Mais, Richard, nous devons nous attendre à d'autres dangers. L'éclaireur dit que nous pénétrons maintenant dans le pays des Indiens.

La conversation s'arrêta là et ils marchèrent ensuite en silence, jusqu'à la rivière Boyer, où ils arrivèrent quelques minutes avant le coucher du soleil. Ils jetèrent leur camp à cet endroit.

Tout-à-coup, en cherchant une place convenable pour le feu du camp, l'éclaireur Lubin poussa un cri de surprise.

—Qu'est-ce qu'il y a Lubin? demanda le lieutenant de l'escadron.

—La trace du wagon finit ici, et c'est là que cette canaille a fait son feu de camp, dit Lubin, en montrant un monceau de cendres.

Tous constatèrent que Lubin avait raison, mais lui, non satisfait de cette seule découverte, se mit à écarter les cendres avec ses pieds.

—Par Josué! je comprends maintenant, s'écria-t-il, ils ont brûlé leur wagon ici-même. Voici des clous pour le prouver.

—Mais où sont les autres ferrures? Ils ne les ont pas brûlées sûrement, dit l'un des cavaliers.

—Non, mais je gage que nous les trouverons dans la rivière si nous prenons la peine d'y regarder. Voyez!

L'éclaireur tira des cendres plusieurs boulons et des clous, et il demeura évident que le wagon avait été brûlé là et que les bandits avaient continué leur route à cheval ou par eau.

Pendant que les autres s'occupaient de leurs chevaux et d'autres préparatifs du campement, Lubin continuait à fouiller les restes du feu des bandits et bientôt il annonça une autre découverte.

La terre sous les cendres avait été remuée et il comprit que les bandits, si bandits il y avait, avaient dû enterrer quelque chose là, et pour cacher l'endroit, avaient brûlé dessus leur wagon.

Un instant après, une demi-douzaine d'hommes étaient à genoux, creusant la terre avec leurs mains.

À deux pieds de profondeur, ils trouvèrent un coffre en bois cerclé de lames de fer.

Cette trouvaille causa une immense excitation. On aurait voulu ouvrir le coffre avant qu'il fut sorti de terre; cependant on attendit et le couvercle fut enfin enlevé.

Le premier objet qu'on trouva fut une carte géographique du pays; au-dessous étaient entassées un grand nombre de lettres, toutes adressées à Henri Roche et écrites en chiffres. Deux ou trois de date récente portaient en signature les initiales "U. D.," que l'on crut immédiatement devoir signifier Ulric Dubois, l'ex-éclaireur du fort.

Du fond de la boîte, on retira des plaques de fonte, des instruments de graveur, de l'encre de différentes couleurs, enfin tout le matériel nécessaire à une bande de faussaires et de voleurs.

Les ravisseurs de Nora étaient donc des voleurs, et ils devaient appartenir à la bande d'un célèbre bandit surnommé "Vieux Rat." C'est la conclusion à laquelle on en vint.

Calvin Gardet gémit à la pensée que Nora était au pouvoir de ces scélérats. Il aurait voulu marcher nuit et jour, mais il en fut empêché par Lubin, qui lui dit que non-seulement il serait impossible de suivre une piste la nuit, mais que ce serait en outre dangereux.

—Il y a des Indiens aux alentours, dit l'éclaireur, et je ne connais pas assez cette partie du pays pour suivre une piste de nuit. Le succès dans les poursuites de ce genre ne dépend pas seulement de la netteté de la trace, mais encore de la connaissance du pays, de ses cours d'eau et des dangers qu'ils recèlent. Si nous pouvions rencontrer par hasard un jeune homme qui se nomme Harry, "l'Œil d'Épervier" nous pourrions voyager jour et nuit, car on assure qu'il peut réellement voir aussi bien qu'un chat dans les ténèbres.

—Où demeure-t-il? demanda quelqu'un.

—À environ dix milles d'ici. C'est un libre coureur de plaines et un brave et hardi gaillard. Il peut enlever sa peau à un castor ou scalper un peau-rouge en moins d'un clin-d'œil. Il vient au fort de temps à autre pour acheter de la poudre, du plomb et autres munitions..... Ah! qu'est-ce que cela signifie?

Cette interruption avait été causée par la détonation lointaine d'une arme à feu.

—Je crois que c'est le fusil du jeune Parker, dit l'un d'eux. Il a quitté le camp, aussitôt que nous nous sommes arrêtés, pour aller à la chasse.

C'était vrai, Richard était parti. Dans l'excitation qui

avait suivi la trouvaille du coffre et de son contenu, personne excepté un seul d'entre eux, n'avait remarqué son départ.

—Par Josué ! s'écria Lubin, je ne l'aurais jamais laissé partir, si je l'avais vu. Il va avoir la chevelure enlevée avant de revenir, c'est sûr..... Tiens, une autre détonation ! Il est en danger. Venez, six d'entre vous.

Le vieil éclaireur saisit sa carabine et se dirigea du côté de la rivière, suivi par quelques soldats. Il retrouva la piste de Richard sur le rivage et la suivit aussi vite que possible.

A un demi-mille du camp il s'arrêta soudain en poussant un cri de surprise.

—Qu'est ce que c'est, Lubin ? demanda un des soldats.

—Des traces de mocassins ! s'écria l'éclaireur. J'ai peur qu'il ne soit trop tard. Voyez...

Il montra un trou rempli de sang sur le rivage et une large et profonde trace comme si un cadavre avait été traîné sur le sable jusqu'à la rivière.

—C'est inutile, mes amis, de chercher plus loin. Les sauvages l'ont tué et ont jeté son corps à la rivière. Il nous faut retourner au camp à la hâte et faire éteindre le feu. Venez.

Ils s'en retournèrent au camp avec la triste nouvelle de la disparition de Richard. Le feu fut éteint et des sentinelles furent postées autour du camp, mais la nuit se passa sans la moindre incident.

Le jour suivant, ils étaient tous en selle de bonne heure, suivant la piste de Henri Roche, mais non sans avoir fait de vaines recherches pour retrouver le corps de Richard Parker.

Le soleil était haut à l'horizon quand ils quittèrent le bois pour entrer dans la prairie.

La première chose qu'ils aperçurent au loin fut un cavalier, seul, galopant vers le nord ouest.

Ils virent, à l'aide d'une lunette de campagne que possédait le lieutenant, que c'était un blanc et qu'il continuait sa route sans paraître les voir.

Ils étaient trop loin pour qu'on put le héler, alors le lieutenant saisit son cor de chasse et fit entendre deux ou trois sons prolongés.

Le cavalier se retourna comme pour voir s'il avait affaire à des amis ou à des ennemis.

Pour le tirer de son embarras, l'officier souffla encore dans le cor de chasse et agita son chapeau au-dessus de sa tête. Alors le cavalier rebroussa chemin et vint dans leur direction.

Quand il ne fut plus qu'à quelques arpents d'eux, Lubin poussa un cri de joie, et se retournant vers ses amis, dit :

—Compagnons, nous avons de la chance. Ce garçon-là est Harry, "l'Œil d'Epervier."

## CHAPITRE XVI

### QUI ÉTAIENT-ILS ?

Avant que "Vieux Bonhomme" eût le temps de tirer sur "Cœur Brisé," "Aile Rouge," qui était tout près, détourna le canon de la carabine et la balle passa bien haut, au-dessus de la tête de l'étranger masqué.

Le vieux trappeur demanda immédiatement au chef le motif de cette intervention.

—Voudrais-tu tuer un ami ? dit simplement le sauvage.

—Non ! répondit le trappeur, mais je tuerais bien un ennemi ! Ne l'as-tu pas vu faire des signes à ceux qui viennent là-bas ?

—Je l'ai vu agiter une écharpe rouge, mais regarde à travers les buissons, visage pâle, et tu verras que les cavaliers qui approchent ne sont pas des Indiens.

—Pas des Indiens ! s'écria "Vieux Bonhomme" en regardant dans la plaine à travers l'ouverture. Parbleu ! tu as raison, "Aile Rouge." C'est un régiment de dragons et à leur tête je vois mon brave ami, Harry, l'Œil d'Epervier. Houp ! Houp ! Hourra ! et le vieux trappeur s'élança à travers les taillis dans la plaine, à la rencontre de Harry et des dragons.

—Hello, mon jeune ami ! s'écria "Vieux Bonhomme, tu es encore sur pied, hein ?

—Oui, quoique je l'aie échappé belle, répondit le jeune coureur de prairie. Les peaux-rouges m'ont cerné dans un ruisseau bordé de roseaux, hier soir, ils ont voulu m'y faire brûler et je n'y ai échappé que par miracle, mais à temps cependant pour fendre le crâne au chef Sioux "Epervier Gris" avec mon tomakawk. Mais que faites-vous ici, vieil ami ?

Le jeune homme descendit de cheval en demandant cette question, pendant que Lubin, les dragons et M. Gardet rejoignaient "Aile Rouge" et ses guerriers.

"Vieux Bonhomme" raconta brièvement tout ce qui était arrivé au Cône depuis le départ de Harry, n'oubliant pas la relation surprenante de "Cœur Brisé."

—Alors vous êtes en route pour délivrer votre enfant ? demanda Harry quand il eut entendu la triste histoire du vieux trappeur.

—Oui, répondit ce dernier.

—Alors vous pouvez compter sur des compagnons et du secours, car ces dragons s'en vont au village Sioux pour sauver la fille de cet homme âgé qui est monté sur ce cheval blanc. Je vous assure "Bonhomme" qu'il est le père de la plus charmante jeune fille que j'aie encore vue.

—Ah ! Oui... il n'y a pas de doute, dit "Vieux Bonhomme." Mais elle est prisonnière, comment l'as-tu vue ?

Le jeune trappeur raconta ses dernières aventures.

—Et "Bonhomme" continua-t-il, je sauverai cette jeune fille, même si je dois y perdre la vie.

—Il est amoureux, dit le vieux trappeur, amoureux par dessus la tête. Mais Harry, je veux que tu surveilles cet étranger masqué dont je t'ai parlé tout à l'heure. Il se nomme "Cœur Brisé" et il est tout confit de mystères.

—C'est bon. Mais laissez-moi l'examiner d'abord.

Les deux coureurs de prairie rejoignirent les Indiens et les dragons qui s'étaient réunis et fraternisaient ensemble.

"Cœur Brisé" était seul, et comme il s'avançait, Harry remarqua qu'il fixait ses yeux ardents sur le vieux trappeur.

Pendant quelques minutes, il fut l'objet de la curiosité des soldats et de M. Gardet, mais quand "Vieux Bonhomme" leur eut raconté toutes les peines qu'il avait eues, leur curiosité se changea en pitié.

Une consultation eut lieu pour s'entendre sur ce qu'il y avait de mieux à faire pour sauver les prisonnières. Les forces des deux partis étaient réunies et elles devaient désormais agir ensemble.

Harry et "Aile Rouge" prirent les devants. Ils traversèrent le ruisseau à un mille en bas du village, et, après des heures de marche fatigante, ils atteignirent un endroit du bois situé juste en arrière du village indien.

Il fallait maintenant faire une reconnaissance, et cette tâche périlleuse fut naturellement dévolue à Harry, à Lubin, l'éclaireur, et à "Aile Rouge."

Quittant leurs amis, ces trois braves s'avancèrent et finirent par atteindre un point de la colline d'où l'on voyait parfaitement dans le village.

La nuit était avancée, mais il y avait encore plusieurs feux d'allumés, et tous les habitants du village paraissaient veiller.

—Il se passe quelque chose, murmura Lubin, autrement ces diables rouges seraient maintenant au lit.

—Oui, ils se livrent à des danses de guerre, dit "Aile Rouge."

—En effet, et ils ont aussi un prisonnier blanc, ajouta Harry. Regardez là, attaché à un poteau près du wigwam du centre. Lubin et le chef regardèrent.

—Diable ! s'écria Lubin, ce prisonnier est Richard Parker. Il n'a donc pas été tué.

—Est-ce le jeune homme dont parlait M. Gardet, hein ? demanda Harry.

—Oui. J'ai entendu dire au fort qu'il était l'amant de Mlle Gardet.

Harry tressaillit à ces mots. Était-il possible que Nora eut un amoureux ? Cette pensée lui était pénible.

Pendant quelque temps le trio resta à guetter les Indiens qui allaient de côté et d'autre, se préparant à quelque événement évidemment important. Mais qu'était-ce ? Allaient-ils torturer Parker ?

Si telle avait d'abord été leur intention, elle fut bientôt abandonnée, car le prisonnier fut conduit à une tente et gardé à vue.

Harry s'efforça de découvrir Nora dans le village, mais il ne put réussir.

Parmi les Indiens, il vit toutefois Henri Roche et ses hommes allant et venant en toute liberté.

Peu à peu, les Sauvages se retirèrent et les feux du camp s'éteignirent, mais nos amis virent de nombreuses sentinelles rester en faction.

"Aile Rouge" proposa une attaque subite du village à la faveur des ténèbres, mais Harry et Lubin s'opposèrent à ce projet sanguinaire. Ils savaient que les guerriers "Renards" avaient soif de sang sioux, et qu'une fois lancés ils feraient un massacre épouvantable.

—Non, non, "Aile Rouge," dit le jeune homme. Je hais un Sioux presque autant que tu le hais toi-même, mais je ne consentirai jamais à voir massacrer leurs femmes et leurs enfants. Si nous les attaquions et que nous fussions repoussés, comme c'est probable, les choses seraient encore dans un état bien pire. Soyons patients ; mais bah ! je ne devrais pas parler de patience à un Indien. Voyons, mes amis, j'ai conçu un plan pour délivrer les prisonniers. S'il ne réussit pas, ma tête seule sera le prix de cette tentative, audacieuse je l'admets.

—Quel est ton plan ? dit Lubin.

Le jeune trappeur détailla son projet.

—Dix contre un, tu vas te faire casser la tête, dit Lubin.

"Aile Rouge" resta silencieux, ce qui prouvait qu'il ne goûtait pas le projet du jeune homme.

—Je sais que c'est dangereux, reprit Harry, mais si j'y perds ma chevelure ce ne sera pas une grande perte. Tout ce que je vous demande, c'est que vous soyez de l'autre côté du ruisseau, où j'aurai probablement besoin de votre secours.

—Ne crains rien. Nous y serons, dit "Aile Rouge."

—Nous y serons, répéta Lubin.

Ces derniers s'éloignèrent ensemble, laissant Harry seul pour se préparer à sa dangereuse et audacieuse entreprise dans l'intérêt de Nora Gardet.

## CHAPITRE XVII

### DANS LA GUEULE DU LION.

La nuit se passa et la lumière d'un nouveau jour se répandit sur le village de "Buffle Noir."

Les Sioux ignoraient toutefois que l'ennemi environnât leur village, bien qu'ils fussent constamment en éveil et que leurs éclaireurs restassent à l'affût du danger.

Sur le bord du ruisseau qui séparait la colline escarpée de la prairie, se trouvait le wigwam de "Buffle Noir." De l'autre côté du ruisseau un précipice servait de rempart contre l'invasion d'un ennemi.

Les wigwams de la tribu étaient rangés avec ordre en demi-cercle autour de la tente du chef.

Ce dernier ne redoutait aucun danger, car l'ennemi ne pouvait arriver par le sud ni dépasser la ligne des sentinelles sans être vu.

De bonne heure, ce matin-là, cinq hommes quittèrent le village indien. C'étaient Henri Roche et ses hommes qui s'en allaient chercher le contenu du coffre qu'ils avaient enterré sur les bords de la rivière Boyer.

Le chef se trouva seul dans sa tente après le départ des bandits. L'exécution du jeune prisonnier, Richard Parker, était retardée jusqu'au retour de Roche, conséquemment tout le village était paisible. Les guerriers rôdaient paresseusement autour de leurs "wigwams," ou dormaient au soleil.

Les femmes apportaient de l'eau et du bois et préparaient le gibier qui avait été pris à la chasse de la veille.

De ce tableau, cependant, le trois personnages intéressants

de notre histoire restaient absents. Où était Nora ? Où était Gertrude, la fille du vieux trappeur ? Où était enfin l'enfant de "Cœur Brisé ?"

Où ! mais voyez ! De cette charmante petite tente là-bas sort une jeune fille ravissante. Sa peau est blanche, mais ses manières, ses ornements brillants et ses habits de couleur voyante sont ceux d'une Indienne.

Il avait bien fallu sept années pour changer les habitudes d'une enfant en celles d'une princesse Indienne. C'est sans doute Gertrude, la fille de "Vieux Bonhomme."

La jeune princesse traversa la place qui s'étendait entre les "wigwams" de la tribu et la tente du chef, et s'approcha de cette dernière. Elle recontra "Buffle Noir" à la porte.

—Que veut ma fille blanche ? demanda-t-il. Je vois sur sa figure un nuage qui me dit que son cœur est triste.

Mon cœur a toujours été triste, "Buffle Noir," dit-elle. Depuis que j'ai été enlevée à mon père et à mère, je n'ai pas connu de bonheur. Je suis venue intercéder auprès de toi pour la vie de ce prisonnier, là-bas, et elle montra du doigt la tente où était le jeune Parker.

Le front du chef s'assombrit, et un sourire qu'on aurait plutôt pris pour une grimace passa sur sa figure.

—Alors, tu aimes ce prisonnier au visage pâle ? dit-il.

La princesse baissa la tête et rougit. Le chef remarqua son émotion et ajouta :

—Le jeune visage pâle va mourir. Tu vas devenir la femme du chef Roche, quand trois soleils auront passé... Waugh !

Cette dernière exclamation fut causée par l'apparition dans la tente d'un homme enveloppé d'une grande couverture de laine.

Avant que le chef put proférer un seul mot, cet homme jeta sa couverture et se trouva face à face avec "Buffle Noir." C'était Harry, "l'Œil d'Épervier."

L'audacieux jeune trappeur était venu braver le lion jusque dans sa tanière. Il ne donna pas le temps au chef de revenir de sa surprise mais lui braqua un pistolet sur la tête et lui dit d'une voix ferme :

—Profère une parole qui pourrait être entendue au dehors de cette tente, et tu es mort !

Le chef recula malgré lui sous le regard flamboyant du jeune homme. Son courage s'évanouit devant l'arme terrible dirigée sur lui, arme qu'il savait être dans une main sûre et déterminée.

—Qu'est-ce que le visage pâle....., commença à dire le chef à voix basse, mais en élevant graduellement la voix, veut ici ? Veut-il..... ?

—Arrête ! dit Harry ; pas si haut ! Si par un mot ou un geste tu fais savoir ma présence dans cette tente, je te brûle la cervelle !

Le chef, n'étant pas armé, se trouvait au pouvoir du jeune trappeur. Une centaine de verges au moins le séparaient de ses guerriers, et le jeune homme était debout entre lui et la porte de la tente qui était rabattue. Impossible, en outre, de faire un bond soudain, car les yeux gris et perçants de Harry étaient rivés sur ceux du chef, et son doigt pressait sur la détente du pistolet.

—Je viens chercher, dit le jeune homme, après un moment d'hésitation, tous les prisonniers que tu as en ton pouvoir.

—Ugh ! je n'en ai pas, répondit le chef en anglais.

—Tu mens ! Depuis deux jours tu en as amené deux ici, un homme et une femme. Je les veux ainsi qu'une ou deux prisonnières que tu as depuis des années et dont l'une se nomme Gertrude.

A ce nom, un cri étouffé sortit des lèvres de la princesse Indienne.

As-tu cette prisonnière ? demanda Harry.

—Elle est devant toi, dit le chef, mais elle aime mieux demeurer avec les peaux-rouges que de retourner avec les visages pâles.

Le jeune homme jeta un coup d'œil sur la jeune princesse, et vit que ce n'était pas une femme indienne. Son cœur tressaillit de joie.

—Avez-vous été longtemps captive, petite princesse ? lui demanda-t-il.

—Plusieurs années, répondit-elle.

—Vous rappelez-vous votre nom ?

—Oh, oui ! C'était Gertrude..... Gertrude Gray.

—Et vous aimeriez mieux rester avec les peaux-rouges ?

—Non, si je puis revoir mon père et ma mère.

—Vous pouvez les revoir. Votre père vous attend non loin d'ici.

—Oh ! alors, je veux aller le retrouver. Pauvre père, j'ai presque oublié comment il était.

—Vous allez le revoir, petite princesse.

Le front du chef s'assombrait de plus en plus et les muscles de sa figure se contractaient dans la rage de l'impuissance.

—Je sais, chef, reprit Harry, qu'il est dur pour l'orgueil d'un homme d'être pris comme tu l'es, mais je suis arrivé à ta tente, après avoir traversé tout le village, enveloppé dans cette couverture, que j'ai enlevée hier soir à un de tes gardes avec sa chevelure. Je suis venu chercher tous tes prisonniers et si tu ne me les donnes pas tu mourras.

—Je n'ai que ça de prisonniers, dit le chef, en montrant trois doigts.

—Est-ce vrai princesse ?

—Il n'y a que deux prisonniers à part moi, répondit la jeune fille.

—Alors je les veux, dit Harry.

—"Buffle Noir" va aller les chercher, répondit le chef d'un ton que notre héros comprit de suite.

—Non, il ne faut pas que tu quittes cette tente. Tu saurais bien amener une bande de guerriers au lieu des prisonniers. Non, non, chef, tu ne me prendras pas ainsi. Envoie cette princesse et qu'elle seule les amène ici. Elle peut dire aux guerriers que tu les envoies chercher. Quand ils seront ici, je changerai la position de ce dangereux pistolet.

La figure du chef s'illumina et Harry vit de suite qu'il méditait d'autres ruses pour entraver son projet.

—Va, rose pâle, et amène les prisonniers, dit "Buffle Noir" en se tournant du côté de la princesse. Que leurs mains soient attachées derrière leur dos. Dis aux guerriers que je t'ai envoyée et qu'aucun d'eux ne doit venir avant que je les appelle.

—C'est bien, chef, dit le jeune coureur de prairie, bien qu'il devinât la signification des dernières paroles.

La figure radiée, la jeune princesse quitta la tente et en moins de cinq minutes, elle revenait suivie de Richard Parker et de Nora Gardet. Cette dernière était pâle et triste, mais quand elle aperçut Harry, un cri de joie sortit de ses lèvres.

Les mains des captifs étaient liées, mais Harry les fit détacher par la princesse.

—Que va-t-on faire de nous, cousine Nora ? demanda Richard Parker.

—Ne vous inquiétez pas, dit Harry. Jeune homme, prenez ce fusil, ce tomahawk et cette lance qui se trouvent derrière le chef, et accompagné de la princesse et de Nora, traversez le ruisseau sur le billot qu'on y a jeté juste au sud de cette tente. Allez et ne perdez pas de temps.

Saisissant les armes, Richard Parker quitta la tente suivi des deux jeunes filles, et se dirigea vers le ruisseau que traversait un arbre déraciné.

A ce moment, un cri sauvage retentit le long des Wigwams. Les Indiens avaient surveillé la tente du chef depuis qu'ils avaient vu passer la princesse avec les prisonniers et ils soupçonnaient quelque chose d'irrégulier. Quand ils virent Parker et les jeunes filles se diriger sans gardes vers le ruisseau, ils devinèrent une partie de la vérité, et saisissant leurs armes, ils se dirigèrent en criant vers la tente.

Harry tressaillit à ces cris et vit un éclair infernal dans les yeux du chef.

—Le jeune visage pâle s'est fait prendre dans un piège, dit le chef avec un sourire de triomphe.

Le jeune homme sortit à reculons de la tente ; puis, tour-

nant les talons, il prit la fuite dans la direction des trois prisonniers.

Poussant un cri de guerre affreux "Buffle Noir" bondit hors de sa tente et appela ses guerriers.

Les quatre fugitifs avaient déjà traversé le ruisseau, et sur l'ordre de Harry, ils se jetèrent dans les hautes herbes de la prairie.

Les sauvages les suivirent jusqu'au ruisseau et quelques-uns d'entre eux s'étaient déjà engagés sur le billot quand une soixantaine d'hommes sortirent des herbes où les fugitifs avaient disparu et ouvrirent sur eux un feu meurtrier.

Ils reculèrent en désordre, laissant une vingtaine de morts sur le terrain.

Le cri de guerre des "Renards," commandés par "Aile Rouge" retentit alors, au milieu des hurras triomphants des dragons.

Les Sioux s'enfuirent dans la plus grande confusion hors de la portée des fusils.

Nos amis ne les poursuivirent pas à cause de la hauteur de la rive sur laquelle ils se trouvaient.

Harry et les trois prisonniers se dirigèrent à l'arrière où un groupe de trois personnes était debout, surveillant quelques chevaux. Ces personnes étaient "Vieux Bonhomme," Calvin Gardet et "Cœur Brisé."

Nora fut pressée dans les bras de son père et tous deux versèrent des larmes de joie.

Gertrude Gray, la princesse Indienne, reconnut son père Willis Gray, alias "Vieux Bonhomme." Leur réunion fut des plus attendrissantes. Des lèvres de Gertrude, Willis Gray, entendit une lugubre et douloureuse histoire dans laquelle Henri Roche avait été le principal acteur.

Inutile de raconter cette histoire, qui n'était autre que celle que "Cœur Brisé" avait relatée au vieux trappeur, le soir qu'il était venu au Cône. Les premiers moments d'excitation et d'épanchement passés, Willis Gray, alias "Vieux Bonhomme" prit "Cœur Brisé" à part et lui dit :

—"Cœur Brisé" vous m'avez dit la vérité. Ma femme chérie que j'ai crue coupable de m'avoir laissé pour un autre m'a été fidèle ! Gertrude, confirme votre histoire. Cécile, ma femme, a, en effet, été enlevée et amenée prisonnière par Henri Roche pour se venger. Elle a été gardée comme esclave pendant plusieurs années, mais a fini par se sauver. Gertrude ne sait pas, toutefois, où elle est. "Cœur Brisé" je ne serai en paix que lorsque je l'aurai retrouvée. Je vous remercie de tout mon cœur des renseignements que vous m'avez donnés pour me faire retrouver Gertrude, je regrette que vous n'ayez pas eu le même bonheur que moi pour votre enfant.

—Je l'ai retrouvée aussi, répondit l'étranger masqué.

—Comment ! s'écria Gray, vous avez retrouvé votre enfant ?

—Oui. Gertrude Gray est mon enfant.

—Ciel ! .....Aïe. vous êtes Cécile, ma femme infortunée ! .....

Le masque fut enlevé, et encore une fois, après de longues années de souffrances physiques et morales, Willis Gray put contempler les traits de sa femme bien aimée.

## CHAPITRE XVIII.

### CONCLUSION.

Deux jours après les événements qui précèdent, on apercevait une volée de busards planant sur la forêt, non loin de la vallée où "Aile Rouge" campait avec ses guerriers.

Ces horribles carnivores paraissaient très agités, et, de temps en temps, ils descendaient très bas, comme pour attaquer une proie, mais ils remontaient de suite, effrayés évidemment par quelque chose. Ils planaient alors au-dessus des grands arbres, surveillant de près la proie qui paraissait devoir leur échoir.

Que pouvait être cette proie ? Un loup ou un chevreuil blessé ?

Non, il y avait là des hommes assemblés, et les busards, avec leur instinct développé par l'expérience, comprenaient qu'il allait se passer une scène tragique et qu'il y aurait une proie pour eux.

Quelques hommes en cercle entouaient cinq prisonniers dont les pieds et les mains étaient liés.

Ces prisonniers étaient Henri Roche et quatre de ses hommes, qui avaient tous été capturés par les dragons, par Harry, "l'Œil d'Épervier," par Richard Parker et quelques autres.

La scène qui allait se passer était celle d'une exécution capitale. Chacun des condamnés avait une corde au cou.

Roche se voyait pour de bon entre les mains de la justice, sans espoir d'échapper au supplice, sentit le peu de courage qu'il possédait l'abandonner et, croyant pouvoir sauver sa tête, il divulgua nombre de secrets.

Il avoua qu'il était cause de la séparation de Willis Gray et de sa femme, qu'il avait enlevé lui-même Nora Gardet, qu'il était enfin "Vieux Rat," le fameux chef de voleurs.

Son but, en enlevant Nora, était d'exiger une rançon princière pour sa restitution à son père, qu'il savait être un homme riche.

On l'écrouta parler, mais il n'échappa pas au juste châtiment que lui avaient mérité ses crimes sans nombre.

L'exécution a eu lieu. Henri Roche et ses compagnons ont cessé de vivre. On s'éloigne du théâtre de cette tragédie et les oiseaux de proie s'abattent sans crainte sur la forêt. Mais ils remontent bientôt et s'éloignent comme s'ils n'avaient pas trouvé de pâture. En effet, les corps des morts ont été inhumés par les exécuteurs.

A leur retour du village Sioux, les dragons allèrent camper sur les bords de la rivière Boyer, où Henri Roche avait enterré le coffre. Ils résolurent de s'arrêter là une couple de jours avant de retourner au fort, afin de faire reposer leurs chevaux harassés de fatigue.

Ces deux jours devaient compter énormément dans la vie de Harry et de Nora. En se promenant sur le bord de la rivière, ils causèrent de l'heure de la séparation qui devait bientôt sonner. Ils repassèrent les aventures qu'ils avaient eues ensemble, se rappelèrent leur première rencontre dans la prairie et les dangers qu'ils avaient courus après leur fuite du camp des bandits. Enfin, ils parlèrent de l'avenir, ce qui les conduisit à un sujet plus tendre, plus en harmonie avec leurs sentiments. Finalement, Harry, d'une voix tremblante d'émotion, fit sa demande, et il nous paraît inutile de dire qu'elle ne fut pas mal accueillie.

Comment en aurait-il pu être autrement ?

Mais Richard Parker ? Ah, oui, disons le de suite, toutes ses espérances se concentraient maintenant sur Gertrude Gray.

Pendant que les jeunes s'amusaient, Willis et Cécile Gray, de leur côté, se promenaient ensemble dans les bois, parlant des jours passés et se redisant leurs chagrins et leurs tribulations. Le soir de la seconde journée de leur séjour sur les bords de la rivière Boyer, Gray s'arrêta soudain en voyant une mince colonne de fumée s'élever au dessus des arbres, à une petite distance de lui.

—Qu'y a-t-il, Willis ? demanda sa femme.

—Vois cette fumée ? Il faut qu'il y ait un feu de camp là-bas, et ce sont peut être des ennemis.

—Non, ce ne sont pas des ennemis, répondit Cécile en souriant. Je t'ai dit, Willis, que j'avais demeuré avec mon frère Thomas, après avoir échappé aux Indiens, eh bien, c'est ici, dans ces bois, que je l'ai rencontré. Il était au désespoir comme moi. Sa famille toute entière avait été ensevelie dans le massacre du "Lac Esprit" et il était à la poursuite de ses ennemis pour se venger. Il demeure maintenant dans une caverne souterraine, et c'est là d'où s'échappe cette fumée. J'y ai vécu avec lui pendant six mois. C'est lui qui a découvert que "Vieux Bonhomme" était Willis Gray. Mais viens, je veux te montrer la caverne.

Elle descendit près du bord d'un petit ruisseau et montra le côté opposé en disant :

—La caverne se trouve juste sous le rivage et s'étend jusque sous le lit du ruisseau. Ce grand arbre que tu vois là

bas est creux et l'ouverture est placée haut parmi les branches. Le creux de l'arbre va jusqu'à terre et sert de cheminée à la caverne. Cela a intrigué bien des personnes qui ne pouvaient découvrir d'où venait cette fumée, et Harry "l'Œil d'Épervier" est de ce nombre.

—Oui, je me rappelle qu'il m'en a parlé, il y a quelques jours, dit Gray ; mais où est l'entrée de la caverne ?

—Il y a deux entrées. L'une est cachée par une grande pierre plate couverte de mousse ; l'autre, celle par laquelle mon frère et moi passions ordinairement, est sous le lit du ruisseau.

—Comment ! Vous voulez plaisanter, Cécile.

—Du tout, Willis. Mon frère découvrit que la caverne s'étendait jusque sous le ruisseau et pour la rendre plus sûre, il fit une ouverture au milieu de la crique alors desséchée. Il boucha l'ouverture avec une espèce de trappe qui vint au niveau du lit du ruisseau afin que les eaux pussent passer dessus. Quand la porte était fermée, les eaux entraînaient du sable et des graviers sur la trappe, ce qui la cachait ainsi à la vue et remplissait aussi les crevasses, de sorte que l'eau ne pouvait pénétrer dans la caverne. Quand nous voulions sortir nous poussions la porte de bas en haut, renvoyant ainsi les eaux de chaque côté de l'ouverture, mais nous étions obligés de nous envelopper dans une couverture ou une peau de buffle pour ne pas être mouillés, car l'eau entraînait toujours en grande quantité dans la caverne quand la porte était levée. Cette eau, heureusement, ne rendait pas la caverne inhabitable, car elle s'écoulait immédiatement par un canal étroit qui allait déboucher plus loin, au pied d'un rapide. Mon but, Willis, en demeurant ici, était d'être près de toi et de chercher notre enfant que j'avais perdue de vue après avoir quitté les sauvages et dont je n'ai plus entendu parler que le jour où j'ai arraché ce secret à Henri Roche, en prétendant que j'étais mourante.

A ce moment, Willis Gray ne put réprimer une exclamation de surprise.

Il voyait quelque chose s'élever du lit du ruisseau, découvrant une petite cavité à travers laquelle une masse noire et poilue apparut soudain.

—C'est mon frère, dit Cécile. Tom ! Tom !

L'enveloppe s'ouvrit, et un instant après, Willis Gray serait la main de son beau-frère, homme de haute taille, mais à la physiologie triste et pensive.

Quand Cécile et son mari retournèrent au camp sur la rivière Boyer, son frère les suivit. Il était déterminé à quitter cette partie du pays pour toujours.

Harry ayant eu l'explication de la fumée mystérieuse qui sortait de l'arbre et de ce qu'il avait vu un soir sur le bord du ruisseau, ne fut pas peu étonné d'apprendre que l'occupant de la caverne était au fait de sa présence dans le voisinage ce soir-là.

Nos amis continuèrent leur voyage et arrivèrent sains et saufs à bon port.

Alors vint le moment solennel de la séparation. Elle eut lieu au milieu des larmes et des promesses de fidélité de part et d'autre.

Calvin Gardet et sa fille, et Willis Gray et Cécile Gray ainsi que leur fille, partirent pour l'Est avec Richard Parker.

Harry demeura au fort, mais ce ne fut que pour un temps limité.

Un an après, il était dans une des grandes écoles de l'Est, et, quelques années plus tard, il venait retrouver Nora Gardet, de laquelle il réclamait l'accomplissement d'une promesse depuis longtemps faite sur les rives de la rivière Boyer.

Harry Houston partit pour l'ouest avec sa jeune femme et y établit un commerce qui prospéra et lui donna l'abondance. Il eut en outre plus que cela — le bonheur et la tranquillité.

Richard Parker épousa Gertrude Gray, et leur vie fut aussi heureuse et ensoleillée qu'avait été sombre et malheureuse celle des parents de Gertrude. FIN.